

"Les Amis
de la Vieille
Navarre"

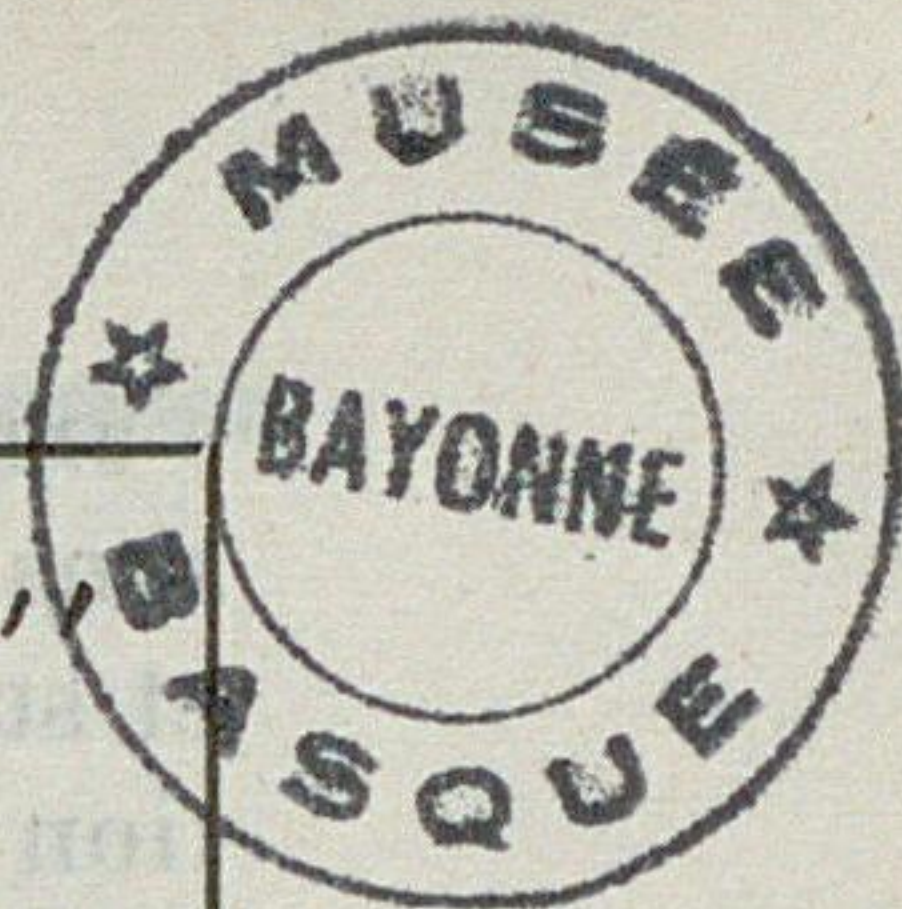


BULLETIN

ANNÉE 1971

N° 2

ASSOCIATION DES

"Amis de la Vieille Navarre"**BULLETIN N° 2****DÉCEMBRE 1971**

« *Les Amis de la Vieille Navarre* » auront bientôt dix ans, puisque c'est le 22 novembre 1962 que la nouvelle association fut officiellement déclarée. L'année prochaine, il sera opportun de faire le bilan de ces dix ans d'activité. Pour le moment, contentons-nous de rappeler les buts que notre association s'était proposés à sa fondation et qu'elle a poursuivis depuis : « Mise en valeur du patrimoine historique et culturel de la Basse-Navarre ; réalisation de manifestations, d'expositions et d'un musée en relation avec la culture propre de la Basse-Navarre. » Ceci, bien entendu, « en dehors de toute préoccupation politique ou religieuse ». Le champ d'activité est à la fois vaste et bien défini.

● **PATRIMOINE HISTORIQUE ET CULTUREL :
CULTURE PROPRE DE LA BASSE-NAVARRRE**

Les A.V.N. ne sauraient être indifférents à aucun témoignage de cette culture : monuments religieux, militaires ou civils (y compris les stèles discoïdales), objets artistiques ou simplement outils artisanaux, légendes et coutumes, chants et danses, et comment oublier la littérature et la langue ? Il est bien entendu que les A.V.N. ne sauraient, d'un coup, embrasser tout ce vaste domaine : cela dépend essentiellement des aptitudes, des centres d'intérêts de chacun des hommes de bonne volonté qu'ils groupent. En outre, les A.V.N. ne prétendent pas entrer en compétition avec d'autres associations, mais s'offrent toujours à collaborer avec elles et à appuyer leur action.

● **MISE EN VALEUR**

Mise en valeur suppose tout d'abord conservation et information. Les A.V.N. ont agi et agiront pour repérer et signaler les témoignages matériels ou intellectuels de la culture navarraise, et pour obtenir qu'ils soient sauvegardés. Mais leur action ne

s'arrête pas là et d'ailleurs une sauvegarde efficace ne va pas sans une mise en valeur : restauration, réfection, aménagement et surtout prise de conscience par les propriétaires et la population de la valeur de ces témoignages trop longtemps dédaignés. Cette mise en valeur se traduit pratiquement par des subventions, des démarches auprès des particuliers et des autorités, des conseils, des expositions, des conférences et des articles.

En ce qui concerne les témoignages matériels (objets ou monuments) de cette culture, les A.V.N. en la personne d'un assez grand nombre de leurs membres, ont pratiquement pris en charge le Pré-Inventaire Monumental des cantons de Basse-Navarre. Il est de la plus grande importance que ce travail soit continué et mené à bonne fin. On lira quelques précisions à ce sujet dans le compte rendu de la réunion du Conseil d'Administration du 25 juin 1971, inséré dans le présent bulletin.

Cette mise en valeur n'est pas uniquement tournée vers le passé : on commence à comprendre que, par le truchement du tourisme, ces témoignages de notre culture acquièrent une valeur économique très actuelle, mais il y a plus : affronté à une civilisation matérielle qui certes a ses avantages, mais aussi ses graves dangers, l'homme moderne éprouve de plus en plus la nécessité de défendre sa personnalité, de renforcer les racines qui lui permettent de rester lui-même. En témoignent clairement le zèle et l'enthousiasme que mettent les jeunes à ce « retour aux sources ».

Nous avons la chance de posséder un patrimoine culturel unique, cette chance implique le devoir impérieux de transmettre ce patrimoine à nos descendants.

Tels sont les buts des A.V.N., tels ont été jusqu'à présent les ressorts de leur activité. Pour poursuivre leur tâche, les A.V.N. doivent pouvoir compter, et comptent, sur l'appui de tous, car chacun à sa place, selon ses moyens, peut apporter son concours à l'œuvre commune. Toute information, tout concours, pour modeste qu'il soit, sera le bienvenu. L'œuvre des A.V.N. intéresse tous les Navarraï, et aussi tous les amis de la Navarre.

Gauden gu.



IN MEMORIAM



Jean-Pierre SALLABERRY

Notre Président d'honneur a succombé à une crise cardiaque dans la nuit du 28 octobre 1971. Sa santé, bien que déficiente après une alerte sévère, ne laissait cependant pas prévoir une fin si brutale, aussi le vide creusé par sa brusque disparition fut-il cruellement ressenti chez ceux qui l'avaient connu et apprécié.

Jean-Pierre Sallaberry naquit à Banca le 17 juin 1904. Fils d'un solide bas-navarrais qui mena durant vingt-cinq ans la rude existence des bergers de Californie, « il garda toute la vie l'empreinte commune aux hommes issus de cette vieille terre qui donne noblesse et fierté, amour du travail bien fait, dévouement inlassable à la cause choisie, désintéressement total, probité morale et intellectuelle exemplaire, fidélité dans l'amitié. Toutes ces qualités n'excluaient pas la sensibilité et la passion, elles firent de lui une forte personnalité qui honora toujours ses communes d'origine et d'adoption ».

(Eloge funèbre du Docteur Lhosmot, maire de Saint-Jean-Pied-de-Port).

Elève de l'Ecole Normale de Lescar de 1921 à 1924, il fut après un bref passage à Ciboure nommé en 1926 à Saint-Jean-Pied-de-Port où se déroula toute sa carrière de maître de l'Enseignement public, de directeur du Cours Complémentaire en 1937, puis du Collège d'Enseignement Secondaire en 1963. Ses mérites justement reconnus par l'Education Nationale lui valurent les distinctions d'Officier d'Académie en 1946, d'Officier de l'Instruction Publique en 1952, la médaille d'argent de la même I. P. en 1960. Enfin, en 1963 il reçut la croix de Chevalier de la Légion d'honneur des mains de son

ami et supérieur hiérarchique, M. Entz, Inspecteur d'Académie. Il était en outre vice-président d'Ikas.

Ayant reçu du Ciel l'amour merveilleux de la terre natale, ces traditions basques qu'il a tant aimées, célébrées, illustrées, avaient part à la trempe de son esprit. La fidélité à ses origines lui a été comme une partie de sa conscience une des directives majeures de sa pensée et de sa vie. S'être à tel point identifié à ce peuple détermina le trait le plus marquant de sa physionomie, et donna à son caractère autant qu'à sa carrière leur puissante unité; aussi dès que furent jetées les bases de notre association se trouva-t-il parmi les fondateurs et, en acceptant la lourde charge de la présider, lui permit-il de voir le jour, le 22 novembre 1962 non sans avoir obtenu les adhésions de nombreuses personnalités l'encourageant dans son dessein d'assurer la survie du patrimoine artistique, culturel et religieux de l'ancienne province. Avec toute une élite de bas-navarrais de souche ou d'adoption il fit d'expositions en conférences, connaître et parfois découvrir auprès de ses compatriotes la vie et l'âme de leurs lointains ancêtres. Pour lui la frontière n'existait pas, il était naturel que le vieux royaume fût regroupé spirituellement à l'intérieur des chaînes symboliques de son blason. Pour renouer avec la Navarre espagnole les liens que les événements avaient quelque peu relâchés, son autorité toute paternelle et ses soins constants amenèrent l'association à renforcer les contacts établis par ailleurs avec Los Amigos del Camino de Santiago d'Estella en participant à la Première Semaine d'Etudes Médiévales de juillet 1963, suivie en septembre de la Fête de

l'Amitié Navarraise célébrée à Saint-Jean-Pied-de-Port pour l'inauguration de nos premières expositions à la Citadelle, à l'ancienne Mairie et à la Prison des Evêques, contribuant ainsi grandement, alors qu'il n'était pas encore membre de l'assemblée municipale, à la naissance du pacte de Jumelage qui lia les capitales des deux Merindades de l'ancien Royaume de Navarre en 1964.

Dès cette année les loisirs laborieux de la retraite l'amènèrent à franchir souvent le Col de Roncevaux pour des rencontres de travail, après les Entretiens de Valcarlos, l'exposition des sites et monuments navarraïes à Pampelune, le comité provincial du Chemin de Saint-Jacques avec nomination par décret du Ministère espagnol de l'Education Nationale, des Amis de la Vieille Navarre, seul groupement étranger agréé, réunions diverses pour la mise en place des programmes d'équipement routier et de la signalisation revalorisant l'axe Garri-Valcarlos par des panneaux métalliques réglementaires des Sites et Monuments Historiques, poursuivant sur notre territoire l'effort réalisé sur l'autre versant. Durant l'année jubilaire de 1965 particulièrement riche en manifestations auxquelles il participa autant dans la péninsule que chez nous : inauguration de la chapelle d'Ibañeta, concours d'ochote, exposition itinérante organisée par les Amis de Saint-Jacques de Paris, il fut tout spécialement apprécié lors des rencontres de différents groupements ou voyageurs, pèlerins, congressistes, universitaires, etc., attentifs sous le charme d'une parole de haute portée morale exprimée avec la même aisance en langue française ou castillane toutes deux longtemps professées. Brillamment élu cette même année conseiller municipal et second maire-adjoint, il se dévoua avec générosité à cette activité nouvelle jusqu'un jour de juillet 1967 où une crise cardiaque le terrassa. Il s'en releva courageusement après un long repos, l'esprit toujours vif et lucide mais le corps affaibli. Pour cette raison il quitta la présidence des A.V.N. pour l'honorariat, le 1^{er} mai 1968. Douloureusement affecté quelques mois plus tard par le décès de son épouse, il ne sollicita pas le renouvellement de son mandat municipal en mars 1971

et continua à travailler chez lui, compulsant de nombreuses archives.

Pressenti par la Diputacion Foral de Navarre pour le texte de la brochure « Baja Navarra » éditée dans le cadre de ses « Thèmes de Culture Populaire », il rédigea un ouvrage d'une excellente tenue culturelle et technique, magnifiant notre province et tiré à 60.000 exemplaires pour être diffusé dans tous les pays hispanophones. La mort le faucha alors qu'il procédait au classement des fiches établies par les responsables locaux pour le Pré-Inventaire Monumental. Notre compte rendu d'activités laisse apparaître les réalisations auxquelles il apporta son concours, notamment en matière de subventions accordées pour la sauvegarde des monuments, l'aide aux chercheurs, Jeux Floraux, etc..

Devant sa tombe ouverte au cimetière de Saint-Jean-Pied-de-Port trois amis venus d'Espagne lui ont, comme le Maire de la Commune, adressé un dernier adieu : MM. Jaime del Burgo, directeur du Tourisme, Bibliothèques et Culture Populaires de la Diputacion Foral, Francisco Beruete, Président-fondateur de « Los Amigos del Camino de Santiago », secrétaire général de la Mairie d'Estella, et Miguel Lanz, maire. Le fervent hommage rendu par ces personnalités rappelle que M. Sallaberry était titulaire de la Médaille du Ministère de l'Information et du Tourisme de Madrid, distinction très rarement accordée à un étranger, décernée par M. Fraga-Iribarne alors Ministre, de souche bas-navarraïse par une aïeule d'Ostabat.

Les Amis de la Vieille Navarre s'inclinent devant la mémoire de leur regretté Président, et entendent l'honorer en persévérant dans la formule d'action ordonnée et efficiente. Les équipes, suivant leurs aptitudes et leurs goûts, continuent leur patient travail de recherche pour recueillir autant que les vestiges inscrits sur la pierre, le bois ou la toile, les dictons et proverbes, contes et légendes, mœurs et coutumes, ainsi que les chansons tombées dans l'oubli, afin de mieux connaître et préserver le patrimoine historique et culturel de leur province, pour le transmettre, enrichi de leurs efforts, aux berceaux qui enchantent leurs foyers.

J. DEBRIL.

M^{me} GIL REICHER

M^{me} Gil Reicher est décédée à Bordeaux le 24 mai 1969. Elle était vice-présidente de l'Eskualdunen Biltzarra, association des Basques de Bordeaux. Après « Agur » bulletin des Basques de Bordeaux, après la revue d'études basques « Gure Herria », les « Amis de la Vieille Navarre » se doivent de rendre hommage à la mémoire de M^{me} Gil Reicher.

M^{me} Gil Reicher était Basquaise (Luzienne) de naissance mais « plus encore de cœur ». Après des études de lettres elle soutint sa thèse de doctorat ès lettres sur les voyages de Théophile Gautier et de Victor Hugo en Espagne (thèse couronnée par l'Académie Française, prix Montyon). Journaliste, remarquable conférencière, M^{me} Gil Reicher s'attacha à faire connaître l'histoire et les monuments du Sud-Ouest de la France. Elle fit des causeries à la radio sur les « Cathédrales du Sud-Ouest ».

Mais c'est au Pays Basque qu'elle consacra la part la plus importante de sa vie de recherches.

Jusqu'au moment où la maladie l'empêcha de pouvoir lire et écrire elle collabora à « Gure Herria », elle publia des contes, des études littéraires et historiques.

« Agur » rappelle les titres des ouvrages de M^{me} Reicher : « Guéthary », « Les Basques, leur passé, leur mystique, leur littérature » (1939), « Les légendes basques dans la tradition humaine » (1946), « La véritable histoire de Perkain » en feuilleton au « Sud-Ouest » (1946), « Récits et légendes basques » (1947).

C'est à l'auteur de « Saint-Jean-Pied-de-Port en Navarre » et de

« Saint-Jean-le-Vieux en Pays de Cize » que nous tenons à rendre un hommage spécial.

M^{me} Gil Reicher était venue enfant en « changement d'air » à l'hôtel des Pyrénées à Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle y parla en basque avec M^{me} Jaime (la propriétaire) et ses filles qui devinrent sa seconde famille. Elle traduisit ses sentiments en dédiant son livre sur Saint-Jean-Pied-de-Port « A la mémoire de Maman Jaime qui m'éleva à Saint-Jean-Pied-de-Port à l'ombre des montagnes navarraises ».

Depuis M^{me} Gil Reicher revint en vacances dans ce coin du Pays Basque parcourant à pied vallées et montagnes, compulsant les archives communales. Dans ses livres, elle fait ressurgir le passé, la préhistoire avec les dolmens qu'elle cite l'une des premières (dolmens de la vallée d'Hergaray), les émeutes autour des salines d'Aincille sous Louis XIV, la vie des hommes célèbres (Bernard d'Etchepare curé de Saint-Michel le premier auteur imprimé en basque en 1545, Juan de Huarte, etc...) et la vie quotidienne.

A la dernière page de son livre sur Saint-Jean-Pied-de-Port ce n'est pas sans tristesse que nous lisons :

« Ce livre est le premier d'une série qui doit comprendre :

- Saint-Jean-le-Vieux
- Cize et Arberoue
- L'Ostabarret et les pèlerins
- La Vallée de Baigorri. »

La maladie n'a pas permis de mener à bien la réalisation de cette œuvre, et nous le regrettons profondément.

En suivant les traces de Zalacain el Aventurero



DANS une grosse bourgade du Pays Basque, voyait le jour au cours du dernier tiers du 19^e siècle, Zalacain, l'Aventurier, dont les exploits fictifs ou réels devaient inspirer le grand romancier Pio Baroja, un Basque de vieille souche, natif de Véra de Bidassoa, en Navarre espagnole.

Quelle est cette bourgade que l'auteur désigne du nom de *Urbia* et où la situer ? *Urbia* est, à coup sûr, une agglomération d'une certaine importance. Elle est ceinturée de remparts et on ne prend guère de telles précautions défensives pour un humble village. Elle est sillonnée de rues et de ruelles. Elle est le point de départ et d'arrivée d'un service de diligences qui assure une liaison entre l'Espagne et la France. Zalacain, adolescent, en fut un moment le postillon. Ce fut sa première promotion sociale.

Il faudrait situer *Urbia*, selon toute apparence, en Navarre espagnole, à très peu de distance de la frontière, cette frontière que Pio Baroja franchissait hâtivement en juillet 1936 quand le flot des « requetés », inondant Vera de Bidassoa, déferlait vers Irun. Or, il serait vain de chercher le long de la frontière navarroise une ville fortifiée du nom de *Urbia*. Il s'agit d'un nom d'emprunt, à consonance bien basque dont l'étymologie *Ura* (eau) et vraisemblablement *bidia* (chemin) indique la proximité d'un cours d'eau.

Si Pio Baroja nous cache le vrai nom de cette ville, il nous révèle, par contre, sa vie, ses mœurs, ses activités artisanales, ses contrebandiers, ses joueurs de pelote. Il se complait visiblement à la décrire avec toute la minutie qui n'est pas le moindre charme de son talent. Il a parcouru le chemin de ronde qui longe les murailles vétustes. Il a observé les herbes folles et les fleurs sauvages qui croissent en liberté entre les vieilles dalles et les fossés humides. Du haut des créneaux, son regard a plongé sur la ville nouvelle, « propre et coquette », qui

s'étend extra-muros. Il s'est arrêté devant les demeures anciennes qui bordent les ruelles sombres. Il a déchiffré leur date, le nom des premiers occupants sur les larges pierres incrustées au-dessus des portes. Il a écouté le murmure de la rivière aux eaux claires. Sans doute, a-t-il fait un brin de causette avec ses laboureurs qui partent au petit jour pour retrouver leurs champs, avec ces sandaliers tissant laborieusement sur le devant de la porte le chanvre des semelles, avec ces charpentiers-charrons installés à même la chaussée. Peut-être même a-t-il été boire un verre de vin ou de cidre dans la vieille taverne d'Arcale, où Teillagorri, le libéral, le rouge, vitupérait contre les prêtres et les riches que défendait avec la même énergie son vieil ami et contradicteur Pichia...

De même qu'Azorin a voulu pénétrer dans le silence angoissant des vieilles cités assoupies l'âme éternelle de la Castille, de même qu'Ortega y Gasset a parcouru les vastes étendues fauves « *que chevaucha le Cid* » pour s'interroger sur le destin tragique de cette terre héroïque, qu'Unamouno s'abandonnant à de profondes rêveries cherchait à déceler le douloureux secret de la noble Castille, de même Pio Baroja dans ses romans d'inspiration basque, *la Leyenda de Jaun de Alzate*, *las Inquietudes de Shanti Andia*, *la Casa de Aizgorri* et *Zalacain el Aventurero*, s'est attaché à saisir et à percer l'énigme de la vieille race dont il est issu. C'est là un trait commun des écrivains espagnols de la génération dite de 98, profondément déchirés par le désastre de Cuba, que ce retour attendrissant vers la mère-patrie, la petite ou la grande, source toujours féconde d'inspirations nouvelles et de méditations profondes.

Pio Baroja, n'en doutons pas, connaissait bien *Urbia*. On ne s'attache pas avec tant de souci du détail, avec tant de sympathie, dirions-nous, à la description d'une ville imaginaire. La tentation était grande d'en rechercher

la véritable identité. Nous suivrons pour ce faire les traces de Zalacain, du moins les toutes premières, le long de ses expéditions à travers la frontière, non plus comme postillon, mais comme contrebandier.

Car *Urbia*, comme d'ailleurs toute bourgade basque frontalière était un repaire de contrebandiers. Nous employons sciemment l'imparfait car il semble que l'époque héroïque de la contrebande soit bien révolue de nos jours. Pio Baroja nous signale de façon très précise les villages qui jalonnent la frontière et les chemins et sentiers qu'empruntait Zalacain pour exercer un métier dangereux certes, mais combien exaltant : « *Su preocupación principal era el comercio de caballos y mulas que compraba en Dax y pasaba de contrabando por los Aldudes (les Aldudes) y por Roncesvalles.* » Le village frontière des Aldudes perché tout en amont de la vallée de Saint-Etienne-de-Baïgorry et surtout Roncevaux, juché au sommet du col du même nom (*Ibañeta* pour les Basques) sont situés à une distance relativement courte de Caro, humble village tapi aux portes de Saint-Jean-Pied-de-Port. Caro était le lieu de repos, « *el punto de descanso* » de Zalacain et de ses deux associés dont l'un n'était autre que son beau-frère, boulanger dans la localité.

D'autres points de passage étaient connus de nos trois contrebandiers. Ainsi, Iraty et sa forêt, proches de Orbaiceta en Navarre espagnole. Ainsi Saint-Etienne-de-Baïgorry dont la route d'Ispéguy mène à Elizondo, grosse bourgade dans la vallée espagnole du Bastan. Plus au Sud, dans la même vallée de Saint-Etienne-de-Baïgorry, voici Banca (Pio Baroja l'appelle *la Banca*) qui s'ouvre sur l'Espagne par le col de Elorrieta. C'est ce col qu'empruntaient naguère les gens de la vallée pour se rendre à Pamplona à l'occasion des fêtes bruyantes et colorées de la *San Fermin*. Il nous faut signaler à propos de Saint-Etienne-de-Baïgorry que l'érudition pourtant solide de Pio Baroja semble prise en défaut. Il nous dit, en effet, que « *le gouvernement de la République, les sous-préfets et autres fonctionnaires laissaient passer les factieux (c'est-à-dire les carlistes en guerre) et que dans des voitures d'Elizondo voyageaient via Saint-Etienne-de-Baïgorry et Añoa (Ainhua) des chefs carlistes en uniforme.* » Or, si la route d'Elizondo à Ainhua était carrossable à l'époque de la dernière guerre

carliste, celle de Saint-Etienne-de-Baïgorry ne permettait pas encore l'accès des voitures. N'insistons pas. Il serait malséant de tenir rigueur au romancier de ce lapsus topographique.

Avec la guerre carliste, les affaires de Zalacain vont bon train. Ce ne sont plus les chevaux qu'il importe de France, mais des fusils, de la poudre, des munitions et même un canon destiné au prétendant à la couronne d'Espagne. Sa silhouette prend, soudain, une dimension épique. Ses activités commerciales s'étendent vers d'autres zones de libre-échange, bien au-delà du quartier général de Caro et de sa proche frontière. Il s'aventure, désormais, avec ses fidèles compagnons en terres labourdines, sur les chemins qui mènent de Meaca à Urdax (près d'Ainhua). Les sentiers qui sillonnent les versants de la Rhune n'ont pas de secrets pour nos trois compères. Observons en passant que Pio Baroja restitue au mont de la Rhune son nom d'origine. Il l'appelle *Larrun*, de *larre* (lande), pâturage et de *on(a)* qui signifie bon. Parlant du mont Aquelarre, théâtre d'opérations militaires, il nous révèle son étymologie : *aquerra* bouc, et *larre*, d'où la lande et par extension le mont du bouc. *Aquelarre* en langue basque et castillane désigne le lieu de réunion des sorcières pour le sabbat. Cette digression philologique nous a paru digne d'intérêt car Aquelarre est l'un des rares vocables basques adoptés par la langue castillane. Citons encore *gazuza* (fringale) de *gose utsa* et aussi *izquierda* de *esku zarra* (main gauche, mauvaise main) opposée à *esku ona* (bonne main, main droite).

Au pied de la Rhune se trouve Sare, relais important de contrebande. De Sare, nos trois contrebandiers, sont bien près d'Etchelar et ses palombières mentionnées par l'auteur. Il leur arrive aussi de franchir les cols d'Ibantelly, Atchuria, Alcorrunz et Larratecoegia, en un mot, ils n'hésitent pas à violer toute la ligne des bornes-frontières qui « protège » le village-frontière de Zugarramurdy. « *Conocian, como pocos, los puertos de Ibantelly y de Atchuria, de Alcorrunz y de Larratecoegia, toda la linea de mugas de Zugarramurdy.* » Pio Baroja mentionne dans ce village Etchehun le *versolari* (poète, chanteur, improvisateur), auteur de l'épithaphe gravée sur la tombe de Zalacain. Il signale aussi à Chacxu (Jatxou) un autre *versolari* du même nom. Ni le barde de Zugarra-

murdi, ni celui de Jatxou, s'ils ont existé, ne sont passés à la postérité. Par contre, Etchahun de Barcus, en Soule, est demeuré longtemps et demeure encore, l'aède du Pays Basque. Sa vie, son œuvre, ont fait l'objet d'une thèse qu'a soutenu le brillant bascophile Jean Haritschelhar. Il est permis de penser que Pio Baroja n'ignorait pas la réputation d'Etchahun de Barcus et ce n'est pas par hasard, croyons-nous, qu'il a prêté un nom justement célèbre aux deux *versolari* qu'il cite dans son roman.

Il nous faudrait reprendre les traces de Zalacain. Elles nous ont éloignés du lieu de repos de Caro et certainement aussi de *Urbia*. Nous ne suivrons plus, du reste, notre héros dans ses aventures épico-romanesques en Navarre et en Guipuscoa déchirés par la guerre fratricide. C'est à *Urbia* que nous devrions revenir, à *Urbia* la petite ville emmurillée où Zalacain, encore très jeune, sentit comme son frère de race Ramuntcho de Loti la double vocation de contrebandier et de joueur de pelote. D'autres traits soulignent, d'ailleurs, leur parenté. L'un et l'autre sont orphelins de père. Ramuntcho et Zalacain sont de souche modeste. Tous deux aiment, et sont aimés de jeunes filles de familles aisées. Leurs amours sont contrariées par des mères intraitables qui répugnent à une mésalliance pour leurs filles. Celles-ci seront cloîtrées, l'une, la fiancée de Ramuntcho, le sera pour toujours, l'autre, la Catalina de Zalacain, sortira du couvent grâce à un enlèvement romanesque dont le *don Juan Tenorio* de Tirso de Molina eût apprécié l'audace et la technique. Nos deux héros, enfin, sentent l'appel de la lointaine Amérique où bien de leurs aînés sont allés tenter fortune. Ramuntcho partira. Zalacain serait parti s'il n'eût conquis de haute lutte sa Catalina cloîtrée. Cette image romantique du jeune Basque contrebandier et pelotari s'est généreusement répandue depuis. Elle a dégénéré, hélas ! en imagerie d'Epinal. Elle a été galvaudée par bien de journalistes, romanciers et cinéastes, qui nous font, par surcroît, l'aumône de découvrir l'âme basque. Une veillée de contrebandiers, un *fandango* trépidant, un douanier immanquablement berné, une partie de pelote ardemment disputée, un *irrintzina* guttural poussé dans la nuit noire, voilà plus qu'il n'en faut pour alimenter une chronique sérieuse et objective. Il est vrai que la

palette de nos amateurs de pittoresque s'est enrichie de nos jours de poneys gambadant en liberté sur les flancs de nos montagnes et de vaches sauvages, au regard torve et à la corne menaçante. Cette recherche outrancière de l'inédit nous a valu récemment dans un hebdomadaire parisien un article où nous apprenions que le grand écrivain basque Unamuno était tombé sous les balles franquistes. Un film d'une stupidité agressive nous a révélé, l'an dernier, les aventures rocambolesques d'un jeune Basque, Gorri, surnommé *le diable*.

Certes, le Pays Basque, il faut s'en réjouir, a conservé avec sa langue le culte de ses belles traditions. Il a ses pelotari dont il tire très justement fierté. Il est certain que quelques rares contrebandiers s'aventurent encore dans les sentiers de montagne. Il est certain, aussi, et il faut le déplorer, que l'Amérique opulente continue à fasciner bon nombre de jeunes Basques. Sans doute, peut-on expliquer l'attrait de l'Amérique et celui de la contrebande par l'appât du gain et Zalacain ne nous cache pas qu'il aspire à devenir riche. Il faut l'expliquer aussi, et surtout, par le goût du risque et de l'aventure qui habite l'âme basque, et peut-être encore, par le désir inavoué de forcer un destin médiocre auquel une naissance obscure préparait aussi bien Ramuntcho que Zalacain.

A ces traits communs qui unissent nos deux héros basques nous serions tentés d'en ajouter un autre. Zalacain ne serait-il pas, lui aussi, un Basque français ou, plus exactement, *Urbia* ne serait-elle pas située en Navarre française ? Ce n'est là, bien sûr, que simple conjecture. Disons de suite que Zalacain au cours d'une conversation déclare *qu'il se sent très espagnol*. Quant à *Urbia*, Pio Baroja nous apprend que la ville a beaucoup souffert durant la guerre carliste. Voilà qui semble net et irréfutable. Et pourtant... notre jeune héros paraît connaître la langue française beaucoup mieux qu'un « Basque espagnol ». On peut penser que ses multiples randonnées en France lui ont permis d'acquérir quelque connaissance de notre langue, encore qu'il est fort probable qu'il se soit exprimé en basque au cours de ses incursions. Toujours est-il qu'il est capable de « discuter affaires » en français avec un banquier de Bayonne et un notaire de la même ville. Il nous

faut convenir pourtant que ce sont là de bien fragiles indices et il peut paraître osé d'y avoir recours pour « franciser » Zalacain et sa ville natale.

Celle-ci, nous l'avons déjà dit, est très proche de la frontière. Elle en est si proche que des paysans de l'endroit s'en vinrent à pied à Arnéguy pour y saluer la dépouille mortelle de Zalacain traîtreusement assassiné. Arnéguy, village frontière, blotti au pied du col de Roncevaux, est situé à deux lieues de la vieille cité de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui dot son nom à sa situation géographique, non loin du fameux col où s'attache avec la légende du grand Roland le souvenir de pieuses migrations jacobites. « *Todos los labradores de los caseríos estaban allí. Habían venido de Urbia a pie para asistir al entierro.* » Nous ne connaissons pas en Navarre espagnole de bourgade importante à côté d'Arnéguy. Nous avons pensé à Elizondo... Elizondo, gros village navarrais, est le pôle d'attraction de la région du Baztan qui a inspiré un sonnet de Lope de Vega qui débute par le vers :

« *Cinco valles tiene el Baztan* ».

Mais Elizondo est bien trop éloigné d'Arnéguy pour que l'on puisse s'y rendre à pied. Et puis, surtout, il n'est pas ceinturé de murailles. C'est donc ailleurs qu'il convient de suivre les traces de Zalacain pour identifier sa ville natale.

Celle-ci, bien entendu, possède un fronton de pelote basque. Pio Baroja ne nous précise pas s'il s'agit d'un fronton avec ou sans mur à gauche. Cette indication eût été précieuse car, à l'époque de Zalacain, seuls, les frontons espagnols présentaient cette particularité du mur supplémentaire. Avec son fronton traditionnel, *Urbia* possède aussi un trinquet. Le trinquet, Pio Baroja l'appelle *trinquete*, est un fronton couvert à peu près exclusivement réservé au jeu de la pelote à mains nues. Il est ceinturé de galeries à l'usage des spectateurs. Il est limité à sa droite par un mur et présente à sa gauche et au fond un filet. Or, à part le vieux trinquet d'Elizondo, nous ne pensons pas qu'il y en ait d'autres en Navarre espagnole. Par contre les trinquets sont nombreux en Pays Basque français. On en trouve à Bayonne, Cambo, Hasparren, Louhossoa, Espelette, Saint-Jean-de-Luz, Saint-Palais, Mauléon, Sare, Urrugne... Saint-Jean-Pied-de-Port avait le sien, désaffecté

par la suite et remplacé par un trinquet relativement nouveau. On ne saurait confondre le trinquet typiquement français avec la *cancha* espagnole, de dimensions sensiblement plus grandes et démunie de filets, réservée aux spécialistes du grand gant d'osier, soit qu'ils pratiquent le *remonte* ou la *cesta punta*, spécialités toutes deux réservées à des joueurs professionnels que l'on retrouve, ce sont souvent les mêmes, dans les *canchas* de Saint-Sébastien, Pampelune, Madrid ou Barcelone...

Nous sommes en droit de nous demander où, si ce n'est en France, notre héros Zalacain aurait pu pratiquer le jeu de pelote en trinquet où il excellait du reste : « *se distinguia también como jugador de pelota y era de los primeros en el trinquete* ».

Ce n'est pas en trinquet mais en fronton découvert que devait se jouer une partie mémorable où Zalacain triompha de son rival et futur meurtrier El Cacho. Les deux camps opposés comprenaient deux joueurs dans chacun d'eux. Il fut convenu que la partie se jouerait au gant d'osier : « *el partido sería a cesta* ». Nous pensons qu'il ne peut s'agir ni de *remonte* ni de *cesta punta*, mais très vraisemblablement d'une variété appelée *joko-garbi* (jeu pur) ou encore *limpio* qui se pratique avec un gant d'osier plus petit et dont la technique, par ailleurs, est toute différente. Il semble donc que ce soit en France qu'eut lieu la partie demeurée célèbre à *Urbia*. L'ennui, c'est qu'elle se joua en dix jeux, *a diez juegos*, alors qu'une rencontre à *joko-garbi*, se joue couramment en quarante points. Ce détail, avouons-le, nous déconcerte. Y aurait-il eu dans l'esprit de l'auteur confusion entre le *joko-garbi* et le rebot ou *luzean* qui oppose deux équipes de cinq joueurs, et qui se compte aux jeux, comme au tennis ? Des règles fort subtiles compliquent à souhait cette pratique ancestrale du rebot fort prisé des amateurs purs de la pelote, mais qui déroutent, souvent, les non-initiés. Le rebot ne connaît d'adeptes qu'en pays basque français si l'on excepte, toutefois, les joueurs justement renommés il y a un demi-siècle de Villabona et Orio en Guipuzcoa. Autre détail déconcertant, le rebot se joue en treize jeux alors que la partie qui vit le triomphe de Zalacain, se joua en dix jeux. Une hypothèse séduisante, mais combien fragile, serait d'admettre que

le *joko-garbi* dans sa lointaine origine se comptait aussi en jeux. Nous n'osons pas la risquer. Nous retiendrons seulement, qu'autant le *joko-garbi* que le rebot se pratiquaient quasi exclusivement en pays basque français, à l'époque de Zalacain, ce qui nous incite encore davantage à situer la ville d'*Urbia* en-deça de la frontière.

Cette ville ne serait-elle pas Saint-Jean-Pied-de-Port ? Nous sommes tentés de le croire. « *La citadelle sombre entourée d'arbres, prolongée ensuite sur la ville avec ses murailles fortifiées* » nous rappelle la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port et ses remparts construits par Vauban. « *Les deux rues principales de Urbia sont étroites, tortueuses et en pente* », nous apprend l'auteur. Elles ressemblent fort aux rues pittoresques de la Citadelle et d'Espagne laquelle se termine à Saint-Jean-Pied-de-Port par la porte d'Espagne qui pourrait bien être la *Puerta de Francia* que mentionne Pio Baroja. Ces deux rues d'*Urbia*, se rejoignent à la place : « *se unen en la plaza* ». « *Celle-ci, ajoute l'auteur, n'est qu'un carrefour sombre formé par le mur de l'église, par l'hôtel de ville et par une grosse bâtisse dont le rez-de-chaussée est occupé par un magasin.* » Il est remarquable que nous trouvions à Saint-Jean-Pied-de-Port un carrefour semblable sur lequel débouchent les deux rues principales en face de l'église et que limitent, d'une part l'ancien hôtel de ville et, d'autre part, un magasin. Car, le magasin d'Azpillaga que cite l'auteur et qui offrait pêle-mêle des selles de chevaux, des engins de pêche, des tissus, des bocaux de caramels et de saintes effigies en plâtre, aurait sa réplique à Saint-Jean-Pied-de-Port face à l'édifice qu'occupait il n'y a pas encore très longtemps la Mairie. Précisons cependant qu'il s'agit d'un établissement modernisé, spécialisé dans la vente d'articles ménagers. Notons aussi qu'on pouvait trouver parmi les articles hétéroclites du magasin Azpillaga des gants d'osier que Pio Baroja appelle *chisteras*, terme usité en France, alors que nos voisins d'Espagne désignent le même objet du nom de *cesta*. Notons encore que non loin de là il existe une auberge du type *posada* espagnole qui accueillait la diligence d'antan en provenance de Pampelune et dont Zalacain aurait pu être le très jeune et intrépide cocher.

Mais, suivons Pio Baroja dans sa description de *Urbia*. Il nous mène

bien vite à la taverne d'Arcale, située à l'angle de la rue *del Castillo* (la rue de la Citadelle) et de la ruelle d'Oquerra. De cette ruelle, nous signale l'auteur, on avait accès à la porte dite *Antigua*. De l'extérieur, c'est-à-dire de la ville moderne, on pouvait atteindre cette même porte « *déchirure étroite et sombre des remparts* ». « *Algunas señoritas suben las escaleras del portal de la Antigua, hendidura estrecha y lobrega de la muralla que baja por una rampa en zigzag al camino real.* » Or, toute proche d'une de ces portes qui s'ouvrent sur les nouveaux quartiers, on peut trouver à Saint-Jean-Pied-de-Port, une auberge qui porte le nom de vieille auberge. On y accède, d'un côté, par une ruelle qui part de la rue de la Citadelle, et de l'autre, du côté extérieur, par un escalier de pierre relié à la grand-route. Cette auberge d'aujourd'hui ne serait-elle pas la taverne d'Arcale où Tellagorry, Pitchi et autres compères avaient coutume de se réunir le soir ?

Si nous abandonnons la vieille ville emmurée, nous découvrirons avec Pio Baroja la noble maison des Ohando. Cette belle demeure seigneuriale donnait sur la grand route qui longe les remparts. Elle était suffisamment à l'écart, toutefois, pour laisser place à un jardin. Aujourd'hui, nous apprend Pio Baroja, la maison des Ohando est devenue le *Gran Hotel de Urbia*. Ce grand hôtel pourrait bien être l'Hôtel Central de Saint-Jean-Pied-de-Port, remarquablement situé près de l'entrée de la ville et séparé de la grand route par une terrasse qui a pu se substituer au jardin primitif.

A quelques pas, coule allégrement la claire rivière retenue quelques mètres plus loin par un barrage, « *la presa del molino* », précise Pio Baroja. La *minoterie* exploitée de nos jours au même endroit, à Saint-Jean-Pied-de-Port, nous fait songer au vieux moulin de *Urbia* et à son barrage, celui que contemplait Zalacain adolescent, tandis que dans le jardin tout proche, Ca'alina, sa bien-aimée, cueillait des roses. C'est peut-être vers ce même barrage proche de l'Hôtel Central, que le jeune postillon, monté sur l'un d'eux, poussait ses chevaux qu'il menait boire, sous le regard admiratif de son vieil oncle. « *Plus près du barrage !* » lui criait ce dernier pour éprouver son courage. C'est, peut-être aussi, dans le gouffre noir voisin, *Otçin beltz*, que forment les eaux libé-

rées après leur chute tumultueuse, que Zalacain aimait se baigner, au risque de s'y noyer, par les beaux jours d'été.

La rivière aux eaux claires et murmurantes, Pio Baroja la mentionne souvent au début du roman. Il la désigne du nom générique de *Ibaya*. Il est à remarquer que la rivière de Saint-Etienne-de-Baïgorry, sœur et affluent de la Nive de Saint-Jean-Pied-de-Port, s'est appelée *Ibaya*. Elle a même donné son nom au village qu'elle traverse. Baïgorry vient de *Ibaïgorry* (la rivière rouge). Ce n'est pas trop s'aventurer que d'admettre que l'io Baroja, qui connaissait bien la région ait pensé à la rivière qui baigne un village voisin pour baptiser celle qui pourrait être la Nive de Saint-Jean-Pied-de-Port. Du reste s'agirait-il d'un baptême ? Au terme de son cours, la Nive atteint Bayonne dont le nom pourrait provenir de *Ibaïona* (bonne rivière). Cette étymologie est d'autant plus acceptable que la Nive a été longtemps le seul cours d'eau de Bayonne. L'Adour, en effet, a été tardivement détournée de son lit pour se jeter dans l'océan entre Bayonne et Boucau, alors que son cours primitif prenait fin à Vieux-Boucau, à quelques vingt kilomètres plus au Nord, dans les Landes.

Retournons à *Urbia* dont la claire rivière baignant les vieilles pierres donne à la ville un cachet original. Pio Baroja nous révèle que « *Urbia parece una diminuta Florencia, asentada a las orillas de un riachuelo claro, pedregoso, murmurador y rapido...* » Plus loin, il lui arrive encore d'évoquer Florence. « *Las filas de casas bañadas por el río son casas viejas*

con galerias. Estas galerias tienen en un extremo de una polea un cubo para subir agua. Al finalizar las casas, siguiendo las orillas del río hay algunos huertos, lo que da a este rincón un mayor aspecto florentino. »

En nous découvrant ce coin délicieux de *Urbia*, Pio Baroja nous transporte, nous dirions malgré nous, à Saint-Jean-Pied-de-Port. Quiconque a visité cette ville n'a pu s'empêcher d'être ravi par le pittoresque de ces vieilles demeures littéralement suspendues sur les bords de la rivière, entre les deux ponts. Certes, les poulies, les seaux ont disparu, mais les maisons subsistent, sourdes aux rumeurs du dehors, attentives seulement au murmure éternel des eaux vives qui reflètent leur image immuable.

La ressemblance des deux villes de *Urbia* et de Saint-Jean-Pied-de-Port nous a paru frappante au point de les confondre en une seule et même ville. Nous trouverions, bien sûr, quelques notes discordantes et fort inattendues dans la description de *Urbia*. Ni le citronnier, ni l'oranger ne fleurissent à Saint-Jean-Pied-de-Port, mais fleurissent-ils davantage en Navarre espagnole ? Nous persistons à croire qu'en dépit de quelques dissonances, Pio Baroja séduit par le charme de Saint-Jean-Pied-de-Port, a transporté la ville en Navarre espagnole ou qu'il y a trouvé, du moins, sa principale source d'inspiration pour décrire *Urbia*, berceau des premières aventures de Zalacain, héros de fiction, sans doute, mais combien attachant et combien représentatif de la race basque.

E. CABILLON.

N. B. — A la lecture de cette étude nous avons eu l'idée de rechercher la description de Saint-Jean-Pied-de-Port faite par Pio Baroja dans *El País Vasco*, Ed. Destino, Madrid-Barcelone, 1953. Elle figure aux pp. 418-429 de cet ouvrage. Nous croyons devoir la reproduire, car elle confirme l'hypothèse de M. E. Cabillon : tout y est, la citadelle, la vieille ville, la vue pittoresque sur la Nive, et même le « *Gran Hotel* » à qui Baroja rend ici son véritable nom d'Hôtel Central. Le texte de Baroja, mises à part les transpositions romanesques, identifie *Urbia* avec Saint-Jean-Pied-de-Port :

XVII. SAN JUAN DE PIE DE PUERTO

Es pueblo bonito y simpático. Tiene una parte de ciudad vieja, rodeada de murallas, con calles pequeñas, y otra parte de ciudad nueva, próxima al río Nive, y un puente que lleva a la plaza de la República.

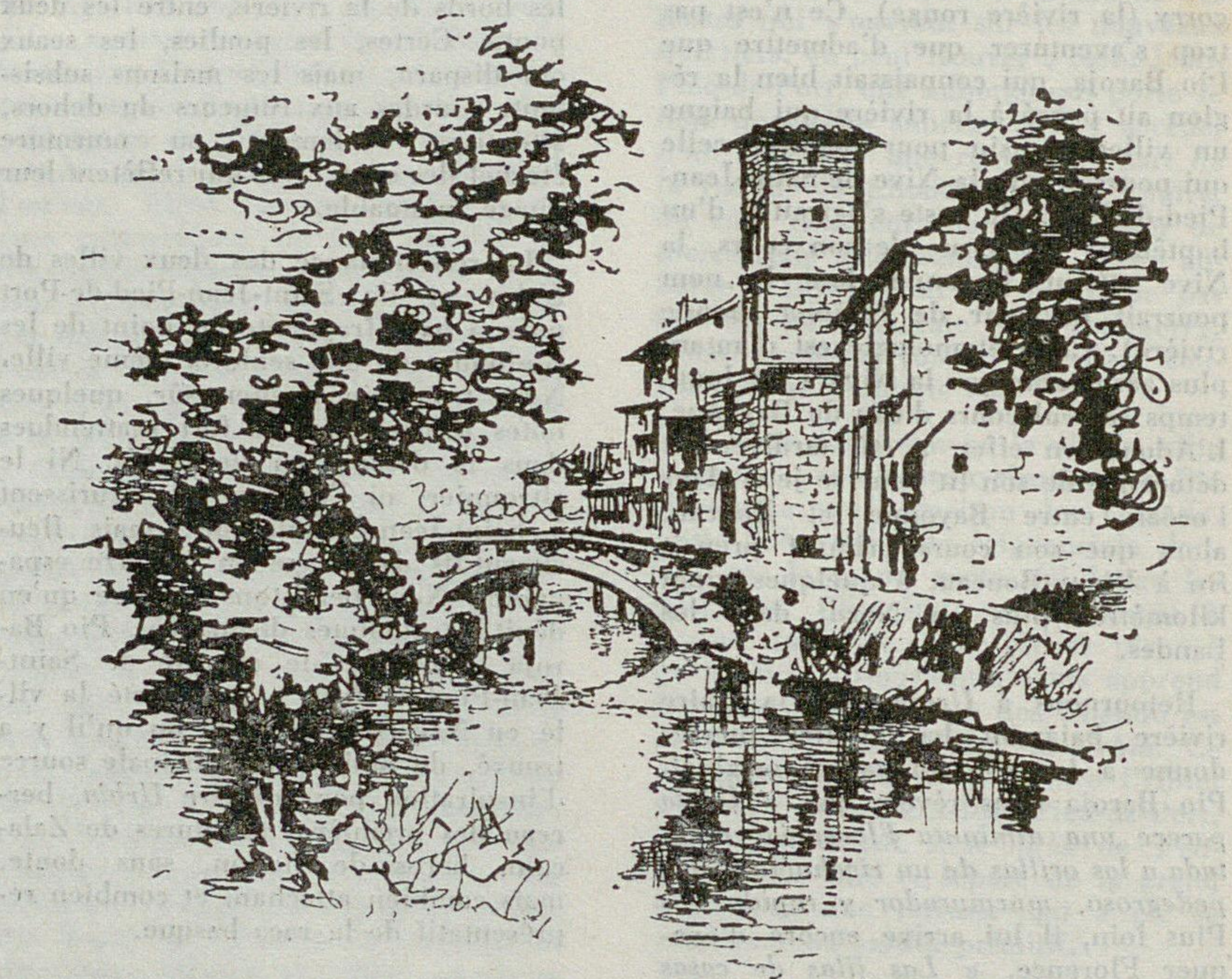
La principal calle de la parte vieja es la calle de España.

Las casas de San Juan son en su mayoría de un tono rojizo.

Al pueblo vasco le designan con el nombre de Donajouna o Donibane-Garazi. Tiene es'a pequeña y vieja ciudad una antigua ciudadela, y su nombre español indica su situación con respecto al puerto de Roncesvalles. Fué, antaño, el principal punto de comunicación entre Francia y España, ruta de peregrinos. Se atribuye su fundación a un don Garcia rey de Navarra, del siglo XI o XII. Hasta 1569 el pueblo perteneció a España, de donde lo separó el tratado de los Pirineos.

La ciudadela, construída en 1668 por Deville, fué reformada, así como las murallas, por el famoso Vauban.

Por la plaza del Mercado, situada fuera de las murallas del siglo XV que ciñeron la ciudad vieja, se cruza el Nive por un puente que ofrece una vista pinto-



resca, sobre todo a la izquierda, para llegar rápidamente a la plaza de la República. La calle de la izquierda conduce a la parte amurallada, la más antigua, la más concurrida, con casas pequeñas, la mayoría de ellas con fachadas rojas.

En el pueblo antiguo se encuentra la iglesia, y hay cerca un gran paseo con hermosos árboles, donde se halla el juego de pelota.

San Juan de Pie de Puerto tiene una antigua entrada en arco de piedra empujada entre casas.

En el Hotel Central de San Juan de Pie de Puerto me encontré, hace unos cuarenta años, en la mesa con un señor alto, grueso y rubio que estaba haciendo correcciones a unos planos detalladísimos de la frontera.

« ¿Será un alemán ? », me preguntaba yo.

Luego resultó que era coronel del Estado Mayor francés. Lo que me chocó fué que me dijera que había una porción de errores en los planos de la frontera franco-española.

Yo creí que esto estaría aclarado desde hacía muchísimos años, pero al parecer no era así.

POUR UNE ACTION DYNAMIQUE



NÉS dans notre terre basque, imprégnés de sa culture, nous nous imaginons volontiers que mille détails de notre vie courante, nos coutumes, nos habitudes ne présentent aucun caractère particulier, aucune originalité, car nous manquons de sujets de comparaisons avec les us et les coutumes des autres peuples, et cela par simple ignorance.

Des enquêtes menées dans mon village m'ont appris :

a) que si certaines coutumes sont les mêmes pour toutes les familles, d'autres diffèrent dans le cadre de ma commune ;

b) que les coutumes varient selon les vallées, sans doute parce que naguère les contacts humains étaient plus difficiles, les moyens de communication étant précaires ;

c) que si la plupart des croyances sont profondément marquées par le christianisme, il existe des légendes et des coutumes qui remontent à l'ère pré-chrétienne.

A mon avis, il serait indispensable que des enquêtes soient effectuées dans tous les villages pour recueillir les coutumes qui y sont pratiquées lors des événements importants : naissance, mariage, enterrement, fêtes locales avec chants, danses, pelote, fêtes religieuses avec les incidences dans les foyers : Chandeleur, Jour des Cendres, veille de Pâques, fête de la Saint-Jean, battages, etc... pour ne citer que quelques sujets d'enquêtes.

Pourquoi cet inventaire général des coutumes, des vestiges du passé dont l'histoire se lit aussi dans les pierres discoïdales, linteaux, outils, vêtements, philtres, meubles, pièces d'art, grottes, lieux-dits ?

Tout simplement parce qu'il est intéressant et enrichissant pour ceux qui s'y livrent et qu'il sauvera de l'oubli un capital précieux et qu'il facilitera la tâche des ethnologues.

Ce travail devrait être réalisé le plus rapidement possible. Dans ce XX^e siècle, où les mutations vont si vite, notre Pays basque se dépeuple pour les raisons que chacun connaît : rentabilité médiocre de la ferme, travail incertain pour les jeunes à proximité de la maison natale. En outre, les créations des voies d'accès permettent un brassage des populations et certaines tra-

ditions peuvent disparaître à tout jamais sans qu'aucune trace écrite ne subsiste. Aussi est-il temps d'agir.

Qui doit mener ces enquêtes ? L'idéal serait que tout le monde soit concerné. Mais il est évident que les enseignants et les élèves sont les premiers intéressés par l'histoire de leur pays. Elle leur permettra de comprendre le présent à la lumière du passé, comme le passé à la lumière du présent, de dresser des tableaux comparatifs sur la vie de notre peuple à des périodes différentes de notre ère. Les leçons actives, avec les exposés des élèves, seront bien plus captivantes que celles du livre d'histoire.

Les enquêtes étant menées dans toutes les familles, c'est donc une large couche de la population qui serait touchée et qui s'intéresserait à la civilisation basque.

Comment mener ces enquêtes ? C'est là que réside la difficulté. Instruit par mon expérience d'instituteur, je sais qu'il est difficile d'interroger, d'aiguiller quelqu'un à parler en lui posant des questions pertinentes, le Basque n'étant pas particulièrement bavard.

Le bureau des « Amis de la Vieille Navarre » se proposerait de mettre sur pied quelques fiches-questionnaires pour aider les enquêteurs. Ces fiches seraient incomplètes : elles auraient toutefois un mérite, celui d'exister.

Les « Amis de la Vieille Navarre » ne doivent pas être un cercle fermé d'amis travaillant isolément. Cette Société doit promouvoir l'engouement de tous : jeunes et vieux pour tout ce qui touche notre civilisation basque.

Elle doit être le lieu de rencontre de gens animés d'un même amour : celui de leur terre natale.

Voici quelques suggestions pour une action dynamique : évidemment le fichier de l'inventaire général, une bibliothèque, un musée, voyages en groupes à l'intérieur de la Basse-Navarre et la Navarre.

Ainsi, grâce à une action positive nous connaîtrions mieux, et par là, nous aimerions davantage notre chère Navarre.

Alex ALCHOURROUN.



UNE RESTAURATION EXEMPLAIRE : **L'ÉGLISE DE BIDARRAY**



L'ÉGLISE de Bidarray est à plus d'un titre une des plus remarquables du Pays Basque. Le site au centre duquel elle se dresse est unique : après avoir franchi le pont médiéval à trois arches, un raidillon ayant exactement le même tracé qu'au Moyen-Age mène sur cette espèce d'acropole où sont réunis l'église et le cimetière, la mairie, l'école, le fronton et le vieux trinquet, et d'où un chemin file vers le Baztan. Chemin très ancien, un des innombrables chemins par où passaient les pèlerins de Compostelle, et bien d'autres voyageurs, et que connaissent fort bien les contrebandiers.

L'église et le pont se complètent pour constituer un ensemble très caractéristique de ces haltes de pèlerins. Le pont à trois arches, l'arche centrale en plein cintre, les arches latérales en arc brisé, est médiéval, au plus tard du XV^e siècle ; il est d'une importance exceptionnelle pour cette époque et pour notre pays. On souhaiterait que le lierre soit suffisamment élagué pour permettre d'apprécier la silhouette des arches.

L'église, elle, était à l'origine la chapelle d'une Commanderie de Roncevaux ; sans doute était-elle flanquée de bâtiments annexes, logis des desservant et hôpital, qui ont disparu. Le document le plus ancien que nous connaissions actuellement signale en 1381 un « Miguel, Comendador de Bidarray », mais les Archives de Navarre ne nous ont pas encore livré tous leurs secrets. L'édifice est d'ailleurs beaucoup plus ancien, il doit dater du XII^e siècle et constitue un exemple de cet art roman navarrais, dont les boudins encadrant les arcs, inspirés par la cathédrale de Jaca, se retrouvent à Sangüesa, Eunete, etc... Nous ne prétendons pas en donner ici une étude archéologique et historique, pour laquelle, d'ailleurs, la collaboration de M. R. Poupel sera nécessaire. Il nous suffira de préciser pour le moment que l'on peut distinguer trois périodes de construction.

A l'époque romane, l'édifice primitif était une chapelle plus basse et plus courte que l'église actuelle ; la récente restauration permet de très bien la retrouver : est roman tout ce qui, à l'intérieur, est en pierre de taille de grès rose, soit l'abside et la moitié de la nef environ, jusqu'à la hauteur où commence le blocage ; à l'extérieur la corniche supportée par les modillons permet également de voir jusqu'où allait la nef primitive.

Au XVII^e siècle, Roncevaux cède cette chapelle à la paroisse d'Ossès dont Bidarray fait partie, elle devient ainsi une annexe d'Ossès pour le service des habitants de ce « quartier ». C'est de cette époque que l'on peut dater la construction des bras du transept, qui crèvent les murs latéraux, et l'allongement de la nef aux dimensions actuelles. La façade est démontée et les pierres en sont réemployées dans la façade

actuelle. Le portail primitif est entièrement remonté, ainsi peut-être que la rose, au-dessus de laquelle le clocher-mur est percé de deux baies pour les cloches.

Au XIX^e siècle, l'abbé Adema, connu dans les lettres basques sous le pseudonyme de Zalduby, curé de Bidarray de 1860 à 1872, entreprit des travaux importants, sinon heureux : il suréleva tout l'édifice (la partie actuellement crépie à l'extérieur) ; la façade fut également surélevée, en pierres de taille rose celle-ci, on mura les deux baies primitives et on reporta plus haut le fronton arrondi du clocher-pignon avec deux nouvelles baies semblables aux précédentes ; probablement aussi éleva-t-on alors les contreforts carrés qui flanquent la nef. Enfin, à l'intérieur, l'édifice fut entièrement orné d'un décor néo-gothique : galeries, autels, boiseries, fausse voûte gothique en bois, qui le défigura complètement. Il était devenu impossible d'admirer comme il le méritait cet édifice de l'intérieur. On dut enfin construire ou reconstruire un porche en appentis dont le toit adossé à la façade reposait sur un mur grossier.

Les restaurations récentes ont rendu à cette église une beauté insoupçonnée. On doit en être reconnaissant à la rencontre de deux hommes : le Maire, M. Cabillon, et le Curé, l'abbé Héguy, qui travaillèrent la main dans la main avec un goût, une piété et une obstination exceptionnelles ; et aussi, à la collaboration enthousiaste de toute la population de Bidarray. Si l'extérieur a peu changé, le décor néo-gothique a entièrement disparu à l'intérieur ainsi que le crépi qui couvrait les murs : alors est apparue dans le chœur une admirable arcature romane presque intacte qui complète l'architecture extérieure de l'abside. L'intérêt archéologique du chœur est égal à sa valeur esthétique. De même apparurent les pierres de grès rose qui forment les murs romans de la nef. Dans les parties du XVII^e siècle (transept et partie Ouest de la nef) le crépi fut également enlevé, les pierres de taille dispersées dans la maçonnerie furent mises en valeur ; l'enlèvement des enduits permit une découverte : encastrées dans les murs de la nef vers l'Ouest au-dessus des galeries, on trouva des cruches, les classiques « pegarra » basques, jusqu'alors dissimulées et qui jouaient le rôle de caisses de résonance, améliorant l'acoustique de l'édifice. C'est, que nous sachions, la première fois que l'on découvre en Pays Basque, et utilisées au XVII^e siècle, ces pouteries encastrées, connues à l'époque romane, en particulier en Normandie. Les galeries ont été complètement refaites, elles sont supportées par des corbeaux en grès rose, dont deux provenant de la corniche extérieure romane et déjà réemployées au XIX^e siècle, et les autres copiés sur ceux-ci ; les robustes balustres de chêne, les énormes poutres qui soutiennent la tribune du fond, les colonnes-bénitiers du XVII^e siècle, composent un ensemble simple et très majestueux. Les pacotilles saint-sulpiciennes ont disparu, remplacées par trois œuvres magnifiques de Laurendeau de Juniac : le Christ, la Vierge et saint Joseph, dont l'art dépouillé s'harmonise admirablement avec l'architecture romane. Enfin, au porche qui garde ses dimensions originelles, le mur grossier du XIX^e siècle a été remplacé par quatre colonnes de grès rose, modernes mais très heureuses copies des colonnes romanes, avec des chapiteaux inspirés de ceux de l'abside. Ces colonnes sont l'œuvre d'un artisan digne de ses ancêtres médiévaux, le sculpteur sur pierre Pedro Fernandez.

Notons que les grilles de sol ont été maintenues ; ce détail donne une idée du soin, de la discrétion qui ont présidé à la restauration. La

place devant l'église a été transformée en un véritable parvis grâce à un magnifique dallage en « pierre de Bidarray » où le gazon et des pierres de couleur différente dessinent la croix crossée de Roncevaux entre deux coquilles de Saint-Jacques. Ce dallage provient de dons de toutes les maisons de Bidarray, où les dalles ont été collectées par une « jeep » municipale. Ceci aussi est à noter, car si l'église de Bidarray est dédiée à la gloire de Dieu et à la mémoire des bâtisseurs de Roncevaux et des artistes romans, elle est aussi, depuis cette année un témoignage du patriotisme des habitants unis autour de leurs chefs, spirituel et temporel.

Pour terminer, quelques remarques de détail : à gauche du portail Ouest, une pierre réemployée de la façade romane présente la moitié inférieure d'un chrisme gravé en creux ; sur la partie romane du mur Sud de la nef, une petite ouverture romane, sans doute une porte qui a été murée ; enfin cette façade Sud devait être bordée au Moyen-Age d'un porche ou d'un cloître en appentis comme en témoignent les corbeaux de pierre qui subsistent.

Deux vœux aussi : souhaitons que bien vite les habitants de Bidarray aient les ressources nécessaires pour démolir la fausse voûte en bois et permettre ainsi d'admirer la charpente ; souhaitons aussi que leur cimetière garde son caractère, que des monuments de vanité posthume n'en chassent pas les stèles encore en place, et enfin que les stèles récupérées (en particulier la croix navarraise énigmatique... qu'il suffit de lire à l'envers pour la déchiffrer) soient mises en valeur.

On comprendra la fierté des habitants de Bidarray en ce dimanche où dans l'église rénover l'autel si bien conçu pour le chœur qui l'entoure fut consacré. Il s'y mêlait aussi de la mélancolie au souvenir de l'abbé Héguy, qui fit tant pour la beauté de son église et qui mourut avant de voir l'œuvre achevée resplendir de la beauté qu'il avait voulue. Mais l'église de Bidarray et cette cérémonie perdraient pour nous tout leur sens, si nous n'avions eu la certitude que l'abbé Héguy, invisible mais présent, chantait avec ses paroissiens la gloire de Celui qu'il servit si bien.

E. GOYHENECHÉ.

P.-S. — La commune de Bidarray a acquis l'ancien trinquet, elle se propose de le restaurer, avec le même goût qu'elle a mis à la restauration de l'église. Il serait de la justice la plus élémentaire que Bidarray trouve parmi les admirateurs de son église, les appuis qui lui permettront de restaurer aussi son trinquet.

SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT et le Bienheureux JEAN DE MAYORGA



NOTRE cité a vu naître et grandir des hommes de grande envergure tels que Jean de Mayorga, Fray Domingo de San Juan, le D^r Huar-te de San Juan et bien d'autres, qu'il convient de replacer sur leur piédestal pour honorer leur mémoire, mais aussi pour glorifier leur pays natal.

Voici une esquisse de la vie brève, mais courageuse de Jean de Mayorga. Il naquit dans notre cité en 1531, l'année donc qui suivit l'abandon de la Basse-Navarre par Charles Quint. Le courant intellectuel et artistique du Siècle d'Or espagnol devait l'attirer vers l'Ecole des Beaux-Arts de Saragosse qui en fit un peintre délicat et talentueux. Mais à 35 ans, au moment où la jeunesse disparaît pour faire place à l'âge de l'équilibre et des grandes réalisations, voici qu'il consolida sa vie dans l'orientation chrétienne qui avait toujours été la sienne, et qu'il entra dans la toute récente Compagnie de Jésus que venaient de fonder deux autres Basques, Ignace de Loyola et François de Xavier. Trois beaux vitraux de l'église de Jaxu les représentent debout face à la moisson qui les attend. Sans aucun doute, la vertu d'obéissance trouva un terrain d'élection dans le cœur du frère jésuite saint-jeannais, quand le P. Ignace d'Azevedo l'eut choisi pour la lointaine mission du Brésil. De santé robuste, il aurait fait merveille dans l'évangélisation des masses brési-liennes et on peut l'imaginer mettant son talent de peintre au service des églises qui progressivement surgiraient de ces terres d'outre-mer.

Ces belles perspectives des quarante jésuites qui s'embarquèrent à Valence en 1568, devaient s'anéantir brusquement le 15 juillet de la même année, lorsque des matelots protestants commandés par le Dieppois Jacques de Sore accostèrent le navire des missionnaires et les mirent à mort à tour de rôle. Alors qu'il s'employait de toutes ses forces à encourager ses compagnons en criant : « Vive N. S. Jésus-Christ ! Vive la foi catho-lique ! » Jean de Mayorga reçut le poignard du martyr en plein cœur. Fût-ce devant Palma des Baléares ou bien devant Palma, l'une des Cana-ries ? Les avis sont partagés, mais qu'importe.

La chapelle du Grand Séminaire de Bayonne, l'église de Jaxu, l'église d'Iholdy et la chapelle de l'école de Mayorga de Saint-Jean-Pied-de-Port possèdent d'admirables vitraux dédiés à notre compatriote. Le plus récent, celui de Saint-Jean-Pied-de-Port, date de 1961. Il est dû au maître-verrier Jean Lesquibe qui avec des débris de globes de verre servant à tendre les filets de pêche a traduit le drame de celui qui périt en mer dans sa course de pêcheur d'hommes.

N'oublions pas la statue qui s'élève dans la même école et qui porte, gravées en basque, les dernières paroles d'un chrétien d'il y a quatre cents ans comme une consigne aux chrétiens d'aujourd'hui.

Ainsi celui qui, par la beauté et les ressources de l'art, glorifia Dieu dans ses tableaux de Saragosse, de Val do Rosal et de l'île de Madère, a été, par un juste retour des choses, célébré par les mille feux des vitraux à chaque soleil levant, comme il est célébré par la prière des fidèles à la mi-juillet de chaque année.

LOHIGORRI.

D'une année jubilaire de Saint-Jacques à l'autre

1965, 1971, deux années jubilaires de Saint-Jacques de Compostelle, suffisamment rapprochées pour une brève réflexion. Initiatives et réalisations inspirées du renouveau du pèlerinage se sont succédées en Basse-Navarre autour de ces deux dates.

Une signalisation d'ensemble, nous la citons volontiers en premier, a vu le jour en quelques points choisis du grand axe bas-navarrais de Saint-Palais à Saint-Jean-Pied-de-Port; des panneaux routiers frappés de la coquille, don de l'Association des Amis de la Vieille Navarre.

Première en date, une discoïdale ornée du bourdon, de la calebasse et de la coquille, la stèle d'orientation du carrefour de Gibraltar ou de Saint-Sauveur, marque le départ du grand axe bas-navarrais et la droite ligne d'Ostabat et des Ports de Cize, à la limite des territoires d'Uhart-Mixe, de Larribar et de Saint-Palais, à la jonction même des trois principales voies d'accès en Navarre et d'une collatérale non négligeable de Mauléon-Soule, puisqu'autrement désignée sous le nom de « Jakobe bidia » ou chemin de Saint-Jacques.

Quelques manifestations officielles ont honoré le carrefour de Saint-Sauveur; rappelons pour mémoire la journée d'inauguration de 1964, puis la réception, suivie du banquet in situ, du pèlerinage organisé en 1965 par les Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle sous la direction de leur Président, M. Babelon, et encore le rassemblement général des cavaliers et des fanions de clubs hippiques en route vers Santiago.

Une exposition d'art sacré groupait pour lors à la mairie de Saint-Palais une quarantaine de statues polychromes en bois, venues pour la plupart de modestes oratoires, et entourées d'une collection de documents d'archives et d'un choix de discoïdals basques réfugiées à l'abbaye de Belloc. Conclusion et couronnement, ou simple bilan de cette exposition, une douzaine de statues, parmi lesquelles le Saint-Cyprien d'Ascombéguy de Lantabat et le Saint-Martin de Sorhapuru, ont été restaurées par le soin du Ministère des Affaires Culturelles. Le détail des restaurations effectuées par deux artistes détachés sur place pendant une huitaine de jours, nous l'avons confié à M. Haritschelhar pour être publié dans le Bulletin du Musée Basque (1966).

Chacun connaît le succès en tous points mérité des expositions photographiques dues au talent de M. A. Ocaña, succès qui ne se dément pas à Saint-Jean-Pied-de-Port.

*

Une borne frontière du royaume de Navarre, borne sculptée aux armes de Navarre d'un côté et aux armes de Béarn de l'autre, déplacée l'espace d'une exposition à Saint-Palais, a retrouvé sa place à la limite du Béarn et de la Navarre, aux confins des communes d'Arbouet-Sussaute et d'Autevielle, au-dessus d'un socle quadrangulaire à deux assises qui lui ont été affectées à son retour. Grâce à un document d'archives conservé au Parlement de Navarre à Pau et à la relation de l'enquête de Jacques de Foix à la frontière de Lauhire (Archives des Pyrénées-Atlantiques, E. 334), nous savions qu'une borne aux armes des deux pays était prévue en 1547, conformément aux ordres du roi Henri II de

Navarre, et c'est à partir de ce document que nous avons pu retrouver et identifier la borne sur le terrain.

A son voisinage et à quelques mètres du chemin de Lauhire qui conduisait de Sauveterre à Osserain et à Saint-Palais, une autre borne, sûrement plus ancienne, appelée borne de Pausasac, présente un double intérêt topographique et historique à la limite des communes d'Arbouet-Sussaute, d'Autevielle et d'Osserain, autrement dit à la frontière de trois



La borne de Pausasac

pays, respectivement de la Navarre, du Béarn et de la Soule. D'incessants conflits pastoraux et frontaliers furent réglés à la fin du XIV^e siècle par la sentence de Charles III le Noble, roi de Navarre, arbitre désigné pour mettre un terme au différend qui opposait les communautés du bailliage de Sauveterre à celles du pays de Mixe. La sentence arbitrale est de 1395, du 15 avril, et l'on est en droit de penser que la borne de Pausasac, qui servira de borne de référence dans tous les conflits et bornages ultérieurs, date de cette même année et de Charles le Noble.

C'est autour de cette même borne de Pausasac que se réuniront en 1462, lors de l'entrevue dite d'Osserain, ou quelquefois du pont d'Osserain, entre Béarn et Soule, trois souverains, le roi de France Louis XI, le

roi d'Aragon et de Navarre Jean II, et le vicomte de Béarn Gaston de Foix, chacun sur son territoire comme il était d'usage, et comme le colporte encore une tradition vivante le long de la frontière de Lauhire. Cette rencontre autour de la borne de Pausasac eut lieu en plein trouble de factions rivales pour la succession de l'héritage de Navarre.

Cette borne heureusement échappée au bulldozer lors des travaux de défrichement et de remembrement entrepris dans la commune d'Arbouet-Sussaute, nous avons voulu la préserver en même temps que la borne aux armes de Navarre et de Béarn en l'érigeant sur un socle circulaire à deux marches superposées portant l'indication des trois pays limitrophes et la date de l'arbitrage de Charles III le Noble. Nous devons tous nos remerciements à M. Bordes, maire d'Arbouet, pour l'intérêt qu'il n'a cessé de manifester à ces vestiges, pour son aide morale et financière qui nous a permis d'apurer le compte du marbrier d'Osserain, M. Souroste, artisan du soubassement des deux bornes. Il nous est agréable d'englober dans les mêmes remerciements les **Amis de la Vieille Navarre** pour leur amicale et spontanée contribution.

*

Le dernier-né, nous l'annonçons en priorité aux **Amis de la Vieille Navarre**, d'autant plus aisément qu'il a été totalement pris en charge par le budget de la commune de Saint-Palais à la faveur d'une délibération du Conseil municipal à qui nous adressons aussi nos remerciements. Ce dernier-né a élu domicile depuis l'été 1970 à Garris, sans inauguration ni autre publication, aux abords de la maison Pellegrinia et du carrefour de Pellegrinia, en bordure de l'importante voie d'Aquitaine en Navarre qui reliait les cités de Dax et de Pampelune.

Sur un banc portant les indications de routes avec le plan du carrefour et à l'extrémité de ce banc d'orientation, se dresse une colonne ancienne, précédemment réemployée dans une gloriette d'angle de Pellegrinia, et provenant peut-être de l'ancienne chapelle de l'établissement, si tant est que les fondations mises à jour par une équipe de scouts de Saint-Jean-de-Luz en face de Pellegrinia, de l'autre côté de la route départementale, sur 100 mètres de long et 5 mètres de large approximativement, correspondent bien à une chapelle. Les documents confirmatifs font défaut.

Quoi qu'il en soit de son utilisation primitive, la colonne sert dorénavant de jalon et d'indicateur de l'ancien réseau routier aux portes de Garris, sur le bas-côté de la départementale de Bidache à Saint-Palais. Le schéma sculpté sur la pierre centrale du banc rappelle la formation du carrefour, à partir de la voie de Dax à Pampelune et des autres constituants qui représentent les anciens chemins vicinaux, tel celui de Bayonne à Saint-Palais commandé par le carrefour de Pellegrinia. La comparaison des carrefours de Pellegrinia et de Gibraltar permet de saisir leur différence de structure intime et de fonctionnement, sur le trajet d'une grande voie pour l'un, à la terminaison des trois grandes voies convergeant en Basse-Navarre pour l'autre.

Que soient remerciés l'administration des Ponts et Chaussées et son bienveillant représentant M. Dachary, les propriétaires de la colonne et ceux du terrain d'implantation, pour leur collaboration et leur contribution irremplaçable. Et souhaitons que les jeunes enfants qui ont adopté le banc d'emblée pour leurs ébats ne rendent pas trop méconnaissable le plan d'orientation par de nouveaux traits et manipulations de pierre.

*

Cette remarque ne se veut nullement une introduction à un quel-

conque passif, et peut-on parler de passif à propos d'action bénévole et de mouvement culturel.

La sollicitude du Ministère des Affaires Culturelles, nous l'avons vue se manifester effectivement pour la sauvegarde de notre patrimoine à propos de la restauration d'une douzaine de statues appartenant à des oratoires bas-navarraïss ou au Musée Basque de Bayonne. A deux autres reprises, à notre connaissance, cette sollicitude à l'endroit de la Basse-Navarre n'a pas manqué de s'exercer, mais a buté les deux fois sur un obstacle qu'il faut bien porter, volens nolens, au passif de la Basse-Navarre.

Les instances du Ministère des Affaires Culturelles de Périgueux dont nous dépendons, souhaitaient classer le site et le carrefour de Gibraltar, mais le silence absolu d'un des propriétaires attenants, sans doute domicilié fort loin du Pays Basque, a stoppé le projet et les bonnes volontés.

L'approche des copropriétaires de la chapelle de Haranbels n'a guère été plus heureuse. Au devis des travaux intérieurs de la chapelle et de restauration de la peinture, préparé par un délégué parisien du Ministère des Affaires Culturelles, au dossier et au financement assuré, il n'a manqué que l'accord et la signature des quatre copropriétaires pour le classement de leur chapelle. C'est par ce refus, amis de Haranbels, d'Ostabarret et de Navarre, que la chapelle Saint-Nicolas n'a pas été classée monument historique et qu'une restauration garantie par le Ministère intéressé ne s'est pas faite faute de classement.

*

D'autres projets cependant nous appellent, qu'il serait bon de choisir et de mûrir conjointement, de concrétiser d'un même élan, et l'année jubilaire 1971 nous paraît un excellent tremplin à cet effet. Les chapelles d'Aphat-Ospital et de Saint-Jean d'Urrutia à Saint-Jean-le-Vieux mériteraient certes mieux qu'une mention ou qu'une reproduction photographique.

Dans l'immédiat nous avons pensé nous intéresser à la chapelle de Soyharce située sur la colline du même nom à Uhart-Mixe, à la limite des pays de Mixe et d'Ostabarret, sur l'itinéraire de Haranbels et d'Ostabat. C'est actuellement un haut-lieu de culte contre la grêle et les intempéries, anciennement un ermitage, **ermitage de Soyharce** ainsi désigné sur la carte, poste de secours des pèlerins engagés vers Ostabat et les ports de Cize, où l'on soignait les pieds meurtris selon une vieille tradition locale, et où les blessés sérieux et les malades étaient pris en charge et évacués sur l'hôpital de Haranbels, selon la même tradition recueillie à Beyrie-sur-Joyeuse.

Des fouilles préliminaires permettraient de dégager les fondations de la chapelle primitive et d'en reconstituer le plan, tel sans doute que Colas l'a vu et dessiné en 1921.

A côté et à distance plus ou moins rapprochée, le site s'y prête à merveille, une fois aménagés l'ancien emplacement et ses vestiges, et sauvé ce qui pourrait l'être des vieilles pierres, tout l'effort serait à porter sur une nouvelle chapelle simple et originale, d'inspiration basque pourquoi pas, évocatrice d'un renouveau basque sur ce qui fut un modeste avant-poste jacobite du grand axe navarraïss de Saint-Palais à Ostabat et à Saint-Jean-Pied-de-Port. Ce projet pourrait sceller au nom de tous l'année jubilaire de 1971 en Basse-Navarre, et symboliser le courant d'échange, de création et l'élévation propre au pèlerinage comme à tout ce qui vit.

D^r Cl. URRUTIBÉHÉTY.

ESTELLA

Conférence de D. Pedro Maria Gutierrez Fraso

avec projection de diapositives



La conférence porte sur l'histoire d'Estella, la présentation de ses monuments et ses activités.



Estella, capitale de l'ancienne Merindad du même nom de l'ancien Royaume de Navarre, est située dans une vallée traversée par la rivière Ega et dominée par les croupes calcaires qui s'inclinent vers la vallée de l'Ebre.

Son origine remonte à l'occupation romaine qui a laissé de nombreux vestiges dans le bassin de l'Ega. A partir du 10^e siècle se constituent des foyers de peuplement qui, en se groupant, formeront la ville actuelle.

Le premier **for** ou charte de peuplement accordé par le roi Sancho Ramirez en 1090 concernait les Francs qui s'implantaient dans le quartier de Leizarra sur la rive gauche (Elizahar en basque signifiant vieille église), quartier déjà peuplé de Navarrais. Ce document le plus ancien de tous les **fueros** navarrais, est un savoureux mélange de latin populaire et de langue romane fixant les droits et les obligations de nouveaux occupants.

La forteresse d'Estella, construite au XI^e siècle sur la rive droite de l'Ega, dominait de sa masse la vallée. Dans son enceinte elle englobait le palais royal protégé par les forts de Belmecher, Talaya et Zalatabor.

Au pied de la forteresse s'étendait le quartier de la **Rua de las Tiendas** qui a conservé son caractère originel, ses monuments et ses édifices médiévaux tels que l'église San Pedro, la merveilleuse porte du Saint Sépulcre, le Palais des Rois de Navarre, l'ancienne Maison Municipale. Ce quartier de San Pedro de la Rua a été classé **Ensemble monumental**, c'est-à-dire **Monument Historique protégé** par décret du 23 novembre 1956.

Les quartiers de Saint-Michel, de Saint-Jean, de Saint-Sauveur, fondés aux XI^e et XII^e siècles, abritaient une population bigarrée formée de Navarrais, de Juifs et de Francs, à qui s'appliquaient des **fors** concédés par le roi. Une telle cohabitation de gens de races et de religions différentes entraînait des discussions et des luttes sanglantes, ce qui explique l'horrible massacre des Juifs en 1328, accapareurs de toutes les formes de commerce et de crédit.

Etape importante du Chemin de Compostelle, accueillant les pèlerins dans ses refuges et ses hôpitaux, Estella subit fortement l'influence des monuments religieux et artistiques qui se développaient en Europe, les courants culturels, diffusés par les ordres monastiques de Cluny et de

Citeaux, introduisant dans la péninsule l'architecture romane puis gothique dont nous trouvons ici tant de chefs-d'œuvre.

La ville d'Estella manifesta toujours son loyalisme au roi de Navarre, notamment dans les diverses épreuves du XV^e siècle, obtenant en récompense des franchises et des privilèges. Mais la royauté navarraise, affaiblie par les luttes intestines, oscillant entre l'alliance française et espagnole, et dirigée par des monarques à l'autorité déclinante, devait fatalement succomber. Ce qui survint avec le roi Jean de Labrit. En 1512, Ferdinand d'Aragon fit occuper la Navarre par l'armée du duc d'Albe qui entra à Pampelune le 25 juillet 1512. Mais Estella, défendu par Juan Ramirez de Baquedano, soutint un siège de trois mois et ne se rendit qu'avec les honneurs de la guerre, le 30 octobre 1512.

Le cardinal Cisneros, poursuivant son œuvre d'abaissement de la noblesse féodale, fit raser les forteresses de Navarre en totalité ou en partie. Celle d'Estella fut détruite par le féroce colonel Villalba. Mais en faisant sauter la forteresse jusque dans ses casemates, d'énormes masses de rochers se détachèrent et vinrent écraser les côtés Sud et Ouest du cloître de San Pedro de la Rua située en contrebas.

Au XIX^e siècle, Estella fut le théâtre d'événements importants durant les guerres carlistes. En 1839, sous les murs de Nuestra Señora del Puy, les généraux carlistes Guergue, Garcia, Sanz, le brigadier Carmona, l'intendant Uriz furent fusillés. Durant la seconde guerre Estella devint quartier général et Cour royale, Don Carlos résidant dans la demeure n° 13 de la Plaza de los Fueros. De 1872 à 1876 dans la banlieue d'Estella furent livrées les grandes batailles de Montejurra, Lacar et Abarzuza qui marquèrent la fin de l'épopée carliste. Ces événements expliquent qu'Estella soit demeuré le haut lieu du carlisme.

Cette histoire longue et brillante a profondément marqué le caractère architectural de la ville. Nous allons visiter successivement ces divers monuments, tant civils que religieux.

● **SANTA MARIA DE EUNATE** : église du XII^e siècle appartenant aux Templiers, de plan octogonal, elle est entourée d'arcades en parfait état de conservation. Il est possible qu'elle ait un caractère funéraire. Au XIII^e siècle, l'ensemble constituait un hôpital dépendant de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Le monument est classé **Manument National** par les Beaux-Arts.

● **SEÑORIO DE SARIA** : Les initiatives généreuses du propriétaire de ce vaste domaine, Don Félix Huarte, Vice-Président de la **Diputacion Foral de Navarra**, ont redonné vie et prospérité à ce vaste domaine féodal du XII^e siècle : champs de blé, d'orge, d'avoine, vignes, vergers, cultures maraîchères, prairies, plantations de pins, élevage de vaches, constituent un véritable paradis reconstitué dans une zone désertique. Merveille de la technique agricole moderne, et modèle d'organisation d'une unité pilote de travailleurs de la terre avec ses écoles, églises, hôpital, salles de réunion, cinéma, piscine, fronton de pelote, bibliothèque, le Señorío de Saria renferme un monument unique en son genre, une magnifique statue de bronze dédiée à la gloire du plus ancien, du plus humble et du plus fidèle compagnon de l'homme des régions sèches et pauvres : l'Ane.

● **PUENTE LA REINA** : au point de jonction des voies jacobites du Somport et de Roncevaux, la ville tire son nom du magnifique pont

à six arches et de ses piliers à arceaux, édifié par la reine Dona Mayor. La ville, construite et peuplée pendant les XI^e et XII^e siècles, comprenait trois longues rues défendues par des murailles. Elle s'enorgueillit de ses hôpitaux, de ses maisons à écussons, et surtout de ses églises : celle de Santiago qui figure sur des documents de 1142, l'église du Crucifix, bâtie par les Templiers de style roman, à la nef unique unie par une voûte à l'ancien hôpital des pèlerins.

● **ESTELLA** : son ensemble monumental est d'une richesse et d'une variété extrêmes.

● **LE PALAIS DES ROIS DE NAVARRE** : de la fin du XII^e siècle, édifié par Sanche le Sage, s'ouvre par quatre grandes arcades sur la rue de Saint-Nicolas, voie marchande et de pèlerinage. Dans la péninsule ibérique, ce palais est l'unique monument civil d'architecture romane. Les colonnades portent des chapiteaux représentant deux scènes du combat fameux de Roland et du géant Ferragut tel qu'il est conté dans l'Histoire de Turpin et dans les chansons de geste du cycle carolingien. Ce chapiteau est signé de son auteur : Martin de Logroño et constitue la plus ancienne représentation européenne de cet épisode légendaire de la vie de Roland. Ce palais abrite un musée occupé par les œuvres du peintre Gustave de Maeztu. Une destination différente lui sera donnée par la Direction provinciale des Beaux-Arts qui compte y installer le Musée des Guerres Carlistes, le Musée, la Bibliothèque, les Archives de la ville et des salles de conférences.

● **EGLISE SAN PEDRO DE LA RUA** : la partie primitive fut entreprise au XII^e siècle sous Sanche le Fort, et complétée par des additions postérieures. Le fameux colonel Villalba fit abattre la partie supérieure de la haute tour latérale, en 1516. Le portail roman, sans tympan, est remarquable par son arc polylobié, d'influence arabe, analogue à ceux des églises de Santiago, de Puente la Reina et San Roman de Cirauqui, et sa décoration sculpturale de sirènes, de dragons et d'animaux fantastiques. L'abside centrale est de style roman. Le latéral droit renferme une sculpture médiévale de Saint-Nicolas de Bari polychromée, et un sépulcre à chapiteaux romans. La nef de l'Evangile ouvre sur une chapelle du XVIII^e siècle conservant les reliques de Saint-André, patron de la ville, apportées au XIII^e siècle par un évêque de Patras décédé à Estella en allant en pèlerinage à Compostelle (omoplate du Saint, un reliquaire d'argent filigrane, une crosse émaillée de Limoges et divers objets de culte). Le cloître roman mutilé dans sa moitié en 1516, comprend : la galerie Nord aux merveilleux chapiteaux historiés représentant des scènes de la vie du Seigneur, la vie et le martyre de Saint André et de Saint-Laurent ; la galerie Ouest, tout aussi belle, comprend des chapiteaux décorés d'animaux ou d'entrelacs de motifs végétaux d'influence arabe et deux belles statues du XIII^e siècle, de Notre-Dame de la O et d'un évêque. Dans cette église, les rois de Navarre Don Juan et Catherine en 1496 puis Charles Quint en 1523, jurèrent de respecter les **fors, libertés, privilèges, us et coutumes de la ville d'Estella**.

● **EGLISE NOTRE-DAME DE ROCAMADOUR** : Du XII^e siècle, ancien refuge pour les pèlerins de Saint-Jacques. De la construction primitive, il subsiste une abside semi-circulaire de style roman. Le maître-autel porte une statue médiévale particulièrement vénérée. Sur le portail d'entrée, une statue de la Vierge et l'Enfant datant de 1690.

● **PALAIS DE SAN CRISTOBAL** : Belle façade de style plâtré, des balcons élégants, un auvent ouvragé, remarquable et un beau patio. Fray Diego y naquit en 1524.

● **EGLISE DU SAINT-SÉPULCRE** : A l'extrémité des tanneries, sur l'emplacement d'une église romane dont il ne subsiste qu'une partie de l'abside, la façade gothique actuelle correspond seulement à la partie inférieure d'une plus grandiose, détruite par le tristement célèbre colonel Villalba.

Le portail présente un grand arceau voûté, appuyant son archivolté élégante sur douze doubles voussures lisses, que couronne un chapiteau filigrané aux motifs floraux. Douze angelots s'alignent aux clefs de voûte. Deux cariatides à têtes de Juifs et de personnages de l'Ancien Testament soutiennent le tympan à trois étages : celui du bas représente la Sainte Cène dont les participants ont des attitudes expressives ; la partie médiane évoque trois passages bibliques (visite des trois Maries au Saint-Sépulcre, le Christ aux enfers, et Jésus apparaissant à Madeleine) ; celui du haut représente la Crucifixion. De chaque côté se dressent de grandes statues détériorées dont un Saint-Jacques mutilé. Dans une partie supérieure à droite et à gauche on distingue les figures des Apôtres placées sous des niches. L'intérieur est pauvre et obscur. On y vénère un crucifix byzantin, du XII^e siècle, d'origine légendaire, qui inspirait une grande dévotion au peintre Jose Maria Sert, une magnifique statue de Notre-Dame de Belin et une cuve baptismale romane. La Direction des Beaux-Arts et l'**Institution Principe de Viana** vont y installer un musée archéologique.

● **EGLISE SANTA MARIA DEL CASTILLO** : Sur cette rive droite de l'Ega, le quartier juif fut très important au Moyen-Age, et cette église fut synagogue jusqu'en 1145. L'ensemble est de style roman, antérieur à l'époque de transition à l'ogival. La façade date du XVII^e siècle. Cette église fut chapelle royale car elle jouxtait les châteaux-forts de Belmecher, Atalaya et Zalatabor, le premier étant résidence royale avant la construction du château d'Olite. C'est là que se déroulèrent les scènes de violence qui opposèrent en 1451 le Prince de Viana à sa marâtre.

● **COUVENT DE SANTO DOMINGO** : Fondé en 1259 par Thibaud II de Navarre sur l'emplacement d'une synagogue. Splendide monument du gothique primitif dont on peut admirer les vastes nefs aux lignes aériennes et à l'élégance réelle. Latéralement s'élevait un bâtiment hospitalier pour les pèlerins de Compostelle. Les Rois de Navarre, notamment Charles III, y réalisèrent des travaux importants du XIII^e au XV^e siècle, le transformant en palais résidentiel. En 1839 les libéraux chassèrent les moines, et l'ensemble tomba rapidement en ruines. Mais les Beaux-Arts et l'**Institution Principe de Viana** ont relevé les ruines de ce magnifique couvent.

● **EGLISE SAN MIGUEL ARCANGEL** : Du XII^e siècle, de style roman à l'extérieur et gothique primaire à l'intérieur. Le portail Nord est d'une richesse incroyable. Il est formé de cinq archivoltas soutenues par des colonnes au fût cylindrique, décorées de sculptures. Le tympan magnifique représente le Pantocrator ; le Christ en majesté est entouré des symboles des Evangélistes. On y lit une inscription : **Cette statue que tu vois n'est ni Dieu ni homme. Celui que représente cette statue sacrée est Dieu et homme.** Dans les trois premiers arceaux sont représentés les vingt-

quatre vieillards musiciens et rois bibliques avec leurs emblèmes ; dans les deux derniers on voit des scènes de la vie des martyrs et des confesseurs. Les chapiteaux portent des scènes de l'enfance du Christ et de l'Incarnation. De chaque côté du portail, des bas-reliefs représentent : à droite les trois Maries devant le sépulcre du Seigneur, à gauche la descente aux Limbes et Saint Michel pesant les âmes ; puis l'Archange terrassant le Démon. Ces sculptures sont d'une beauté et d'une sérénité classiques, les vêtements s'ajustant en plis minutieux. Si l'on note un certain archaïsme dans la représentation des têtes et une disproportion entre les têtes et les corps, l'expression des figures, les attitudes des personnages, la sûreté de la composition et la beauté des vêtements sont l'œuvre d'un grand sculpteur. L'intérieur de l'église romane comprend trois nefs, les trois absides et la partie gauche de la croisée. Le reste est de caractère gothique avancé du XV^e siècle. La statue du Saint titulaire se situe au-dessus du maître-autel. De chaque côté de la croisée on note diverses sépultures : parmi elles celles de D. Martinez de Eguia et sa femme Dona Catalina Perez Jaso, parente de saint François-Xavier, nobles d'Estella. Ce couple célèbre eut trente enfants (quinze garçons et quinze filles) dont vingt-six arrivèrent à l'âge adulte ; ils figurent avec leurs enfants dans un tableau curieux conservé à la sacristie. Derrière l'abside romane s'élève une chapelle gothique du XIII^e siècle dédiée à Saint-Georges dont la statue est remarquable. L'escalier monumental qui, partant de la route de Pampelune, aboutit à l'église, est une œuvre récente et harmonieuse de l'architecte D. Martin de Ubago.

● **EGLISE SAN JUAN BAUTISTA** : fondée par Sanche le Sage en 1187 sur la place des **fueros**. De la construction primitive de style roman il ne subsiste plus que la partie Nord d'une élégante simplicité. Des additions successives ont formé le bâtiment actuel où se mêlent tous les styles architecturaux. Un effondrement général au XIX^e siècle nécessita des transformations profondes. Le grand retable de la paroisse est un magnifique exemplaire de la statuaire de la Renaissance. En 1562 le Français Pierre Picart fut chargé de l'exécution du monument, mais à la condition que l'imagerie fut de « main de moine ». Cette œuvre comprend une assise de marbre blanc portant des sculptures de prophètes. Le reste est de bois sculpté, peint et doré comprenant quatre étages représentant : les scènes de la Passion, la vie de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Jean l'Évangéliste, le Calvaire, le tout encadré par des colonnes classiques. Dans cette église on vénère particulièrement **Notre-Dame des Torches** à l'expression dure et rustique propre à la statuaire romane, et un Christ du XVI^e siècle.

● **EGLISE SAN PEDRO DE LIZARRA** : Eglise primitive de Leizarra, le plus ancien foyer de peuplement d'Estella, sur la colline calcaire du même nom. Des retouches successives ont complètement masqué l'architecture originelle. Elle renferme un beau retable de la Renaissance, peint par l'artiste **estellés** Juan Imberto en 1585 et un Christ expressif du XV^e siècle. On peut y voir une stèle romaine encadrée dans le mur. Eglise désaffectée, elle sert de salle de documentation et d'expositions pour la **Semaine d'Etudes Médiévales** ou organise chaque année en juillet l'**Association des Amis du Chemin de Saint-Jacques** d'Estella.

● **REAL BASILICA DE NUESTRA SENORA DEL PUY** : Elle est bâtie sur la colline Nord d'Estella, sur l'emplacement d'une chapelle édiflée par le roi Sancho Ramirez. Centre de pèlerinage de toute la région, elle

renferme la statue miraculeuse de Notre-Dade du Puy, la sainte patronne de la ville, objet d'un culte particulier. Cette statue de la Vierge et l'Enfant est de bois recouvert totalement de plaques d'argent, sauf les mains et la figure d'une finesse remarquable. Elle est assise sur un trône reposant sur un arceau polychromé du XIII^e siècle ressemblant à la célèbre armoire de Bayeux. Dans cette basilique on vénère une relique : un doigt de l'Évangéliste Saint-Marc. Sous la forme d'un musée carliste on y conserve l'épée du roi Charles VII, des drapeaux, des étendards et des pièces de valeur de l'épopée du XIX^e siècle. Sur l'esplanade arrière une stèle commémorative rappelle l'exécution des généraux carlistes par le traître Maroto, le 18 février 1839. Sur les ruines de la chapelle primitive une église de style baroque fut édifiée au XVII^e siècle. Cette construction menaçant ruine, fut démolie en 1928 et remplacée par l'église actuelle. Le gros œuvre est en ciment armé, le revêtement intérieur est en brique, le maître-autel de marbre et d'albâtre. Œuvre de l'architecte pamplonais Victor Eusa, la basilique est de style entièrement moderne.

Dans ses églises et ses monastères, Estella offre ainsi toute la gamme possible d'architecture sacrée. Quant à la dénomination du « Puy », il est probable qu'elle est d'origine française, car en Navarre de même qu'au Massif Central, elle s'appliquait à un sommet, une éminence. Cette colline dominant la vallée de l'Ega était naturellement destinée à l'édification d'un sanctuaire, ainsi qu'il en est pour la Vierge du Puy en Velay. Le Puy, Rocamadour, autant de patronymes rappelant l'installation à Estella de **francos** chrétiens, fixés en ce site merveilleux, sur la route de Compostelle, par la beauté du ciel, la richesse de ses terres, l'accueil des rois et des abbés navarraïes. Aimeric Picaud dans son **Guide du Pèlerin** du XII^e siècle disait : « **Estella où le pain est bon, le vin excellent, la viande et le poisson abondants, et qui regorge de toutes sortes de délices.** »

● **COUVENT DES RECOLETTES** : du début du XVIII^e siècle, conserve scrupuleusement les prescriptions de la règle.

● **COUVENT DE SAN BENITO** : du XIII^e siècle, rénové au XVII^e siècle, renferme une statue romane de la Vierge, et un beau retable peint et doré du XVII^e siècle, œuvre de Miguel Brevilla, peintre d'Azcoitia.

● **COUVENT DE SANTA CLARA** : du XIII^e siècle dont la fondation est l'œuvre de la reine de Navarre, fille de Saint-Louis, épouse de Thibaud II. L'église réédifiée en 1289 fut restaurée au XVII^e siècle. Au XIV^e siècle, les infantes de Navarre y furent éduquées.

● **MONASTÈRE D'IRACHE** : à deux kilomètres d'Estella, sur la route de Logroño. Les Bénédictins d'Irache étaient fameux dès le IX^e siècle ; l'église actuelle date de la fin du XII^e siècle. Portail remarquable, décoré de motifs d'inspiration musulmane probablement. L'intérieur, de proportions majestueuses et de résonances cisterciennes, offre la curiosité de sa coupole posée sur trompes. L'extérieur de l'abside centrale est de grand intérêt. Cloître plateresque, à l'ornementation d'une richesse extraordinaire, rappelant la manière italienne de Jean de Udine et du Primatice.

● **MONASTÈRE D'IRANZU** : du XII^e siècle, à huit kilomètres d'Estella, sur la route de Saint-Sébastien, à gauche d'Abarzuza. C'est le plus beau monastère cistercien d'Europe, selon Arthur Byne. Son église, son

cloître et surtout sa salle capitulaire sont uniques, avec leurs merveilleuses arcades ogivales, leurs piliers, leurs fûts, leurs chapiteaux à l'ornementation rare. L'**Institution Principe de Viana** a achevé la restauration de cette merveille d'architecture.

● **LE CHEMIN DE COMPOSTELLE** : La découverte au IX^e siècle du corps de l'Apôtre Saint-Jacques fit de Compostelle le centre de pèlerinage le plus important d'Europe après Rome. Les origines de ce grand mouvement religieux demeurent légendaires et confuses. Cependant, il est entendu que le roi de Navarre Sanche le Grand fixa définitivement ce **Chemin de Saint-Jacques**. Les moines de Cluny, propagateurs et organisateurs du pèlerinage, lui donnèrent une grande impulsion et couvrirent ce chemin de sanctuaires, d'églises, de monastères doublés d'établissements hospitaliers.

Les deux voies venant de France par le Somport et Roncevaux se rejoignaient à Puente la Reina en Navarre, et la ville d'Estella, avec ses dix-sept hôpitaux, accueillait les pèlerins dans un esprit chrétien et fraternel. Les pèlerins entraient à Estella par la paroisse de San Miguel, traversaient la rivière Ega sur le pont romain aujourd'hui disparu (le général libéral Novillas l'ayant fait sauter au XIX^e siècle) et par les rues de la Rua et de Saint-Nicolas franchissaient la porte de Castille, puis s'acheminaient vers Nuestra Señora de Rocamadour pour suivre ensuite leur chemin. Estella amplement protégé et stimulé par les rois de Navarre, devint un foyer d'accueil exceptionnel par la multiplication de confréries d'hôpitaux. De sorte que sa situation sur la **Route de Compostelle** détermina sa croissance, son peuplement et la construction de ces nombreuses églises dont nous avons décrit les principales.

● **ESTELLA MODERNE** : Il serait faux de croire qu'Estella s'est endormi sur son passé glorieux et somnole à l'ombre de ses églises et de ses monastères. Tout au contraire cette ville de douze mille habitants est fort active. Gros marché agricole au centre d'une riche région céréalière et vinicole, d'élevage de bovins, de porcs et de moutons, la ville a un caractère industriel bien marqué, longtemps du type artisanal, mais aujourd'hui du type moderne. Il faut noter l'importance de ses minoteries et industries dérivées, de ses caves et distilleries, ses tanneries et mégisseries qui comptent parmi les plus anciennes et les plus actives d'Espagne, ses fabriques de chaussures, ses nombreux ateliers d'ébénisterie, de montage de machines agricoles, de mécanique, de confort ménager et son usine de matière plastique. Centre commercial et bancaire de premier ordre, organisant chaque année en mai une Foire agricole et industrielle attirant une foule d'exposants venus de l'Espagne entière, Estella assure son avenir par la création d'un **polygone industriel** où s'implantent des usines métallurgiques, chimiques et textiles bénéficiant de substantiels avantages financiers et d'une main-d'œuvre abondante et de qualité et l'équipement d'une zone résidentielle dite **d'Irache** de 216 chalets pour 12.000 personnes avec terrains de sports, deux grands frontons, des tennis, cinq grandes piscines, salles de spectacles, des cinémas, etc...

Sa jeunesse active et ardente se groupe en une foule de sociétés et associations plus vivantes les unes que les autres : clubs de football, de pelote, de basket, de natation, de cyclisme, de spéléologie, d'alpinisme et de ski, de danses folkloriques, chorales, ophéons, rondallas... dont la richesse et la force frappent le visiteur au spectacle des processions, des fêtes patronales et des courses de taureaux au début du mois d'août.

Cette vie intense se traduit aussi par la modernisation de la ville à un rythme rapide. Mais l'Administration de l'urbanisme veille à la conservation du type architectural local, à l'emploi massif de la brique, matériau typiquement local, et de la tuile romane en couverture. Quelques réalisations particulièrement heureuses méritent la citation : le Collège du Puy, l'Ecole des Métiers, le magnifique fronton couvert de Leizarra, le Centre sportif Obeki, le palais Oneineda transformé en hôtel.

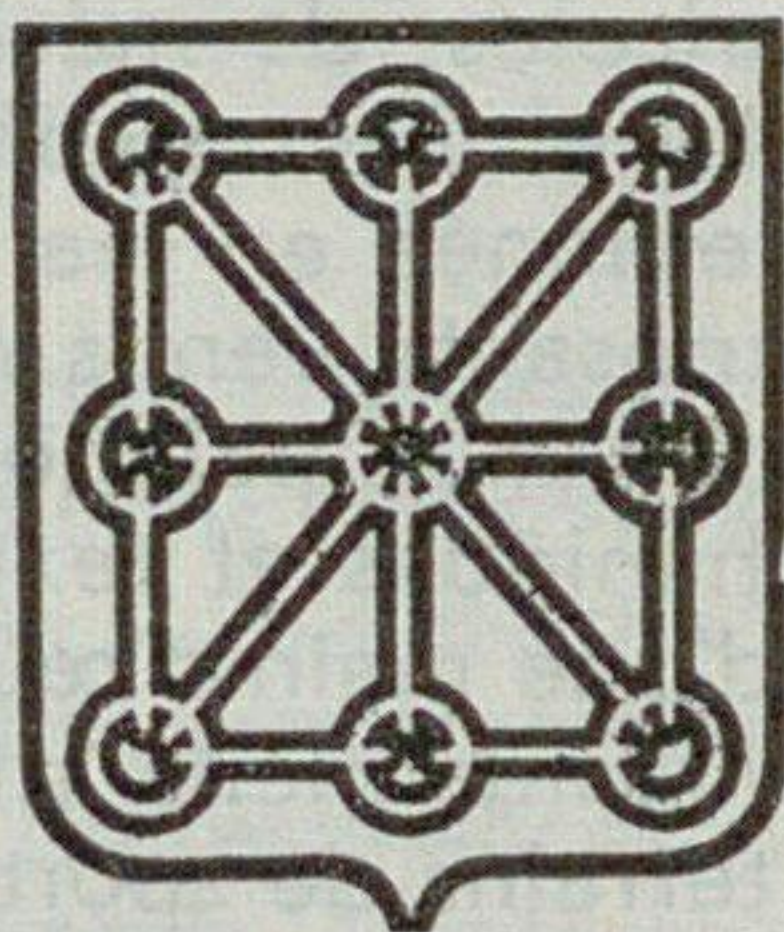
La Municipalité d'Estella, sous la direction éclairée de D. Moisès Iturria puis de son Maire actuel D. Miguel Lanz, fait preuve d'un dynamisme et d'un goût remarquable dans cette œuvre de rénovation de la ville. En parfaite collaboration avec l'Association culturelle **Los Amigos del Camino de Santiago** que dirigent avec foi nos amis D. Francisco Beruete et D. Pedro M^a Gutierrez Eraso, elle veille à la conservation de l'ensemble architectural hérité du passé, parure incomparable de la cité. Grâce aux initiatives conjuguées de ces amoureux du passé, l'**Institution Principe de Viana**, organisme artistique de la **Diputacion Foral de Navarra** et la Direction Générale de l'Architecture ont entrepris de grands travaux d'arrangement et d'ornementation de la Plaza de San Martin, noyau artistique de la Vieille Ville, la reconstruction de l'escalier monumental de San Pedro de la Rua, la réfection de la toiture du Saint-Sépulcre et d'autres restaurations d'édifices historiques du même quartier. Passionné d'archéologie et de grande érudition, P.M. Gutierrez, Délégué des Beaux-Arts, veille à la direction générale des travaux en cours pour qu'aucune initiative malencontreuse ne vienne perturber le programme de reconstitution entrepris.

Par ailleurs, chaque année en juillet, **Los Amigos del Camino de Santiago** organisent une **Semaine d'études médiévales** où les spécialistes européens du Moyen-Age, professeurs d'Universités, donnent des conférences suivies par une foule d'étudiants espagnols et étrangers.

Ainsi par la vertu de cette Association, Estella est devenu un foyer culturel et artistique remarquable dont le renom, débordant la Navarre, s'étend sur toute la péninsule ibérique, l'Europe catholique et l'Amérique latine.

Les Amis de la Vieille Navarre se réjouissent de ce succès et adressent à leurs amis d'Estella leurs félicitations bien cordiales.

J.-P. SALLABERRY.



Les cotisations annuelles peuvent être adressées aux

" Amis de la Vieille Navarre " - 10 F -

C. C. P. Bordeaux **2975.77**

Réunion du Conseil d'Administration du 25 juin 1971

(Compte rendu résumé)

Le C. A. s'est réuni à la mairie de Bidarray, en hommage envers la municipalité de Bidarray pour la remarquable restauration de son église, accomplie par M. Cabillon, maire, la municipalité, le regretté abbé Heguy et l'ensemble de la population. M. Cabillon souhaite la bienvenue au C. A. et recueille des félicitations bien méritées. M. Goyheneche signale aussi les mérites du Guide « 64 » Ed. du Seuil, réalisé par une « bidarritar », M.-F. Chauvirey.

Présents : M^{mes} Durquet, Debril, M^{lle} Bourmalatz; MM. Abad, Alchourroun, Cabillon, Casaubon, Escande, Etcharren, Goyheneche, Iratchet, Lesgourgues, abbé Mongaston, Ocaña.

Excusés : MM. Dutey-Harispé, Inchauspé, Poupel, Sallaberry, Staebler, D^r Urrutibéhéty.

● LOCAL

L'agrandissement probable du C. E.S. de Saint-Jean-Pied-de-Port qui s'étendrait à tous les bâtiments de la Citadelle, met l'association dans l'obligation de louer un local, de préférence dans la vieille ville, capable de contenir le secrétariat, les archives, le laboratoire, les salles de réunion et de réceptions, ainsi qu'une exposition permanente. Une commission est nommée à cet effet; elle comprend MM. Escande, Etcharren, Iratchet.

● EXPOSITION

M. Escande, M^{me} Debril et M. Lesgourgues mettront en place l'exposition qui sera organisée jusqu'au 30 août au Pavillon des Gouverneurs de la Citadelle.

● STÈLES DISCOIDALES

M. Lesgourgues et son équipe de Balichon ont retrouvé dans un mur de clôture du cimetière d'Ainhice-Mongelos, 29 stèles discoïdales qui ont été entreposées à la sacristie. D'autres existent dans la rampe de l'escalier; ces jeunes gens sont prêts à les en extraire, mais encore faut-il que l'escalier soit reconstruit.

M. l'abbé Mongaston et M. Haramburu ayant été, l'un vicaire, et l'autre secrétaire de mairie d'Ainhice-Mongelos se joindront au D^r Ur-

rutibéhéty et à MM. Ocaña et Lesgourgues pour s'entendre avec les autorités locales pour la poursuite des travaux. Il est à désirer que ces stèles soient dégagées, mises en valeur, et surtout que l'on prévienne tout vol ou détournement.

● FOUILLES ET RECHERCHES

Sur la demande du D^r Urrutibéhéty, une équipe composée de M. et M^{me} Gayon, Boucher, Chauchat et Lesgourgues explorera le Pic Adarza. M. Casaubon demande une subvention de 1500 F environ pour les fouilles que M. Chauchat, préhistorien, se propose de faire à Iraty. Accordé, à la condition formelle que l'Association soit tenue au courant des résultats et que les objets recueillis restent dans la région.

L'Association rappelle à ce propos que M. Tobie n'a jamais fait part de ses découvertes ni même adressé le moindre remerciement aux A.V.N. pour les diverses subventions accordées au très important chantier de St-Jean-le-Vieux.

M. Alchourroun a constitué à Arnéguy, avec ses élèves, un petit musée d'instruments aratoires, objets usuels encore récemment, mais tombés en désuétude, et qui évoquent toute une civilisation; il poursuit ce travail en faisant interroger par ses élèves leurs parents et grands-parents, et en constituant tout un fichier de légendes, coutumes, etc... propres à Arnéguy et à la vallée. Il souhaite que les activités des A. V.N. ne se limitent pas à Saint-Jean-Pied-de-Port et au pèlerinage de Compostelle, que les A.V.N. étudient tous les aspects de l'histoire et des traditions de la Basse-Navarre, et que des échanges s'établissent entre les membres de l'Association

et aussi les divers pays de Basse-Navarre. Sur sa suggestion, il est décidé d'étendre ces fichiers à toute la Basse-Navarre. Le Conseil demande à M. Alchourroun un article pour le Bulletin.

● BULLETIN

Malgré le zèle de M. Poupel qui dès 1970 avait adressé à M. Ocaña les textes qu'il avait pu réunir, la parution du n° 2 a été retardée jusqu'à cette date par diverses défaillances. A ce propos, le C.A. exprime à M. Poupel ses remerciements et ses vœux de rétablissement.

● LITTÉRATURE D'ORIGINE BASQUE

Par suite du départ de M. Staebler, Principal du C.E.S. de Saint-Jean-Pied-de-Port, M. Etcharren, dont on connaît la remarquable étude sur Juan de Huarte, reste seul membre de cette commission.

● INVENTAIRE MONUMENTAL

Plusieurs membres des A.V.N. ont été chargés de secteurs de Basse-Navarre pour cet inventaire.

M. Goyheneche alerté par un coup de téléphone de M. Lasserre, secrétaire général de l'I.M. pour l'Aquitaine, précise contrairement à certaines interprétations erronées, que notre rôle est d'établir le « PRÉ-INVENTAIRE », c'est-à-dire de signaler tous les monuments ou objets dignes d'intérêt. Il suffit de les caractériser brièvement, il est surtout indispensable de les localiser très précisément. Ensuite les équipes viendront sur place, procéder à l'inventaire proprement dit,

c'est-à-dire opéreront la sélection et se livreront à une étude approfondie des objets ou monuments retenus. Il est essentiel que les opérations de Pré-inventaire continuent sur ces données.

● QUESTIONS DIVERSES

Le S.I. de Saint-Jean-Pied-de-Port ayant prié les A.V.N. de déléguer un de leurs membres pour siéger au C.A., les A.V.N. s'estiment assez représentés au S.I.

Un membre des A.V.N. s'est adressé au bureau, protestant contre le fait que M^{me} Etcheverry, qui fait visiter la chapelle de Haranbels, a demandé un droit de 5 F pour prises de vue à l'intérieur. M. Goyheneche souhaite que, contrairement à la position prise par certains particuliers, les A.V.N. insistent pour que les co-propriétaires de Haranbels consentent au classement de la chapelle.

M. Goyheneche suggère qu'à l'occasion du Pré-inventaire ou par d'autres moyens, soient relevées et localisées les maisons portant le nom d'Ospitalia. Ce simple recensement serait un apport positif à l'étude des chemins, de pèlerinage ou autres

● TRÉSORERIE

L'avoir en caisse se monte à ce jour à 14.839,05 F.

● ÉLECTION

M^{me} Durquet, prise par ses obligations, démissionne de ses fonctions présidentielles. Le nouveau bureau est élu comme suit :

Comité de patronage	MM. les maires de Saint-Jean-Pied-de-Port Saint-Palais Saint-Etienne-de-Baïgorry
Président d'Honneur	M. J.-P. SALLABERRY
Président	M. A. OCANA
Comité de Paris	M. B. DUHOURCAU
Vice-présidents	M. L. BARTHABURU M ^{me} E. DURQUET M. Michel INCHAUSPÉ
Secrétaire	M ^{me} J. DEBRIL
Secrétaire-adjoint	M. C. LESGOURGUES
Trésorier	M. E. ETCHEBARNE
Trésorier-adjoint	M. P. ESCANDE
Archiviste	M. E. GOYHENECHÉ

● RÉUNIONS

Il est décidé que les prochaines réunions auront lieu dans des localités différentes, dont le choix sera motivé par les circonstances.

Imprimerie
des



Cordeliers
BAYONNE